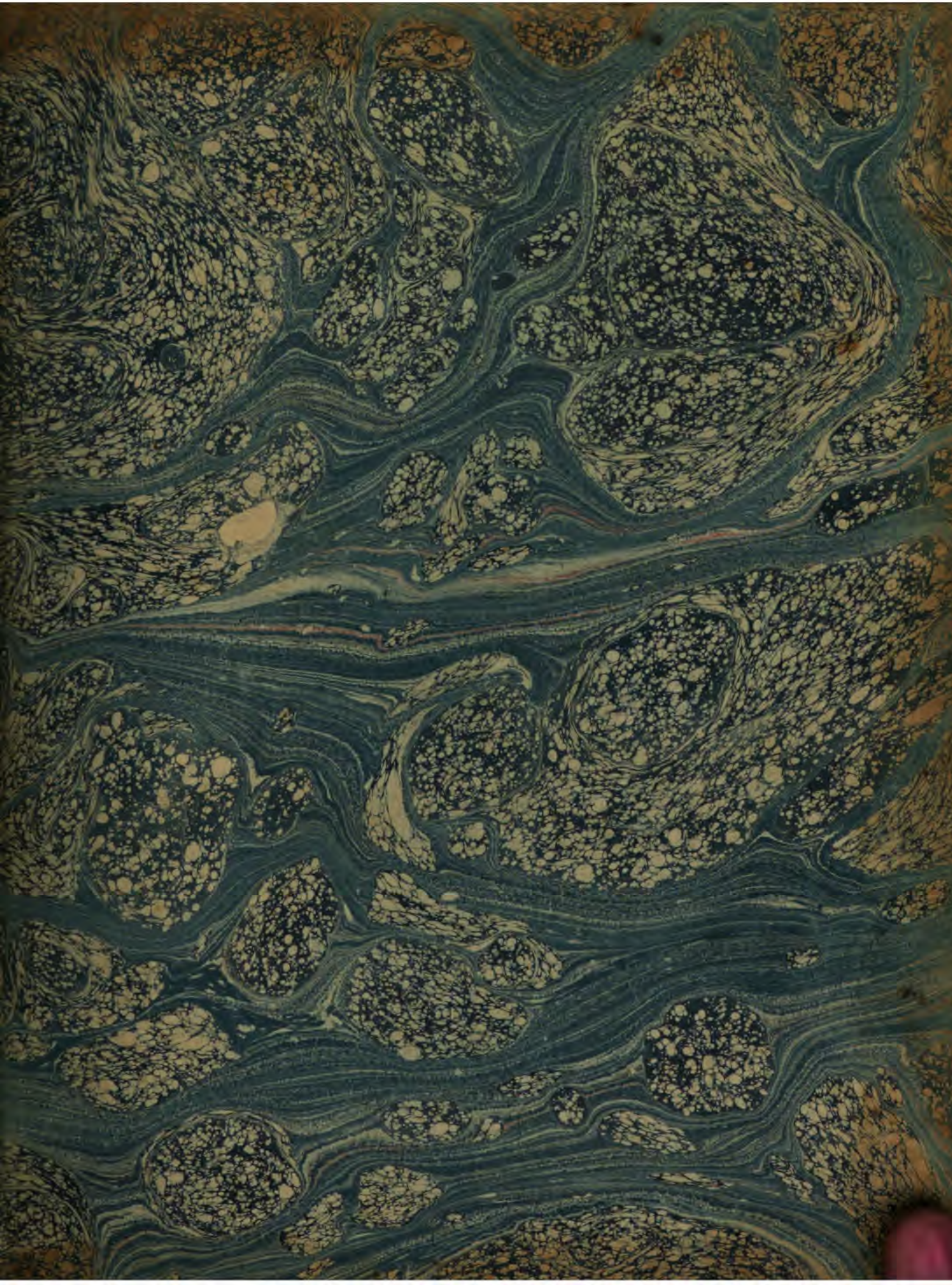



CERTAVI ET VICI



HISTOIRE DE FRANCE,

SOUS L'EMPIRE

DE NAPOLÉON LE GRAND,

REPRÉSENTÉE EN FIGURES.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-M. EBERHART.



Dessiné par Monnet. *Gravé par David.*

Tom. II.

HISTOIRE DE FRANCE

SOUS L'EMPIRE

DE NAPOLÉON LE GRAND,

REPRÉSENTÉE EN FIGURES,

GRAVÉES PAR DAVID, MEMBRE HONORAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE DE BERLIN,
ET ASSOCIÉ A CELLE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN;

ACCOMPAGNÉES D'UN PRÉCIS HISTORIQUE;

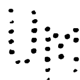
PRÉSENTÉE

A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR ET ROI,

ET PUBLIÉE

SOUS LA PROTECTION DU GOUVERNEMENT.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez l'Auteur, DAVID, Graveur, rue de Corneille, n° 3, arcade de l'Odéon.

1810.

DÉPOSÉ A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

TABLE

DES GRAVURES ET DES SOMMAIRES

DE L'HISTOIRE DE FRANCE,

SOUS L'EMPIRE DE NAPOLEON LE GRAND,

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

GRAVURES.

SOMMAIRES.

An XII, 1804.

Vœu du tribunat, pour conférer la dignité impériale au premier Consul, 14 floréal, 5 mai. — Un sénatus-consulte défère la dignité impériale au premier Consul. — L'Empereur nomme de grands dignitaires, et de grands officiers civils et militaires. — Marques distinctives des membres de la légion d'honneur. — Distribution des aigles de la légion d'honneur, faite par l'Empereur dans l'église des Invalides : 26 messidor, 15 juillet. — Voyage de l'Empereur sur les côtes, dans la Belgique et dans les six départemens réunis. — Institution des prix décennaux : 24 fructidor, 16 septembre.

An XIII, 1804.

Voyage en France du pape Pie VII. L'Empereur va au-devant de lui à Fontainebleau. — Premières hostilités de l'Angleterre contre l'Espagne. — Sacre et couronnement de l'Empereur : 11 frimaire,

2 décembre. — L'Empereur remet des aigles aux députés des troupes de ligne et des gardes nationales, au Champ de Mars : 14 frimaire, 5 décembre. — L'Empereur écrit au roi d'Angleterre pour lui offrir la paix : 12 nivôse, 2 janvier 1805.

An XIII, 1805.

Rassemblement des troupes Autrichiennes sur les frontières d'Italie. — La consulte et les députés de la république Italienne décernent à l'Empereur la couronne du royaume d'Italie : 26 ventôse, 17 mars. — L'Empereur se rend au Sénat, pour lui faire part du vœu de la république Italienne, qui lui décerne la couronne. — Départ de l'Empereur pour l'Italie. — Le sénat Ligurien décrète la réunion à l'empire Français de la république Ligurienne. — L'empereur Napoléon est couronné à Milan, roi d'Italie. — L'Empereur et Roi acquiesce au vœu du peuple Ligurien. — Séance solennelle du corps législatif Italien. Création d'un vice-roi. Institution de l'ordre de la couronne de fer. — Eloge du prince Eugène, vice-roi d'Italie. — L'Empereur et Roi érige à Bologne la république de Lucques en principauté. Juin. — Séjour de l'Empereur dans la ville de Gênes. — Départ pour l'Amérique des flottes combinées Française et Espagnole. — Retour de ces deux flottes. Combat entr'elles et une escadre Anglaise. — Nouvelle coalition contre la France. — L'Empereur se rend sur les côtes pour hâter les préparatifs de la descente en Angleterre. — Consternation en Angleterre. — Agression de l'Autriche. — Le

prince Jérôme délivre les esclaves d'Alger. — Suppression du calendrier républicain, par un sénatus-consulte, 22 fructidor, 9 septembre. — Déclaration faite à la diète de Ratisbonne, au nom de l'empereur Napoléon, au sujet des armemens de l'empereur d'Autriche.

An XIV, 1805.

L'Empereur se rend au Sénat, et lui fait part des hostilités de l'Autriche. — Départ de l'Empereur pour l'armée. — Marche et positions de l'armée Autrichienne d'Allemagne. — Combat de Wertingen, à l'avantage des Français, octobre. — Prise de Memmingen. Combat d'Elchingen. Capitulation de la ville d'Ulm, brumaire, octobre. — La garnison d'Ulm défile devant l'Empereur. — Privations, fatigue et constance de l'Empereur et de l'armée. — L'Empereur envoie au Sénat les drapeaux pris à l'ennemi, depuis le commencement de la guerre. Message de ce monarque à ce sujet. — Premières opérations de l'armée Française en Italie. — Passage de l'Inn, par les Français, brumaire, octobre. — Combat de Dierstein, brumaire, novembre. — Entrée des Français dans la ville de Vienne, 22 brumaire, 13 novembre. — Le 76e régiment de ligne retrouve à l'arsenal d'Inspruck ses drapeaux qu'il avoit perdus quelques années auparavant dans le pays des Grisons. — Le prince Murat bat et poursuit les Russes en Moravie. — Napoléon laisse le temps de s'enfuir à l'empereur d'Allemagne, qu'il étoit sur le point de faire prisonnier. — Heureux succès de l'armée d'Italie,

FIN DE LA TABLE.

HISTOIRE DE FRANCE,

SOUS L'EMPIRE

DE NAPOLEON LE GRAND.

De toutes les époques de notre histoire, nulle n'est plus mémorable, nulle ne s'annonça jamais avec plus d'éclat et de majesté, nulle ne fut précédée et suivie d'évènemens plus graves, plus importans et plus nombreux, que celle dont nous commençons le récit. Ici, ce n'est point la stérilité du sujet qui doit effrayer l'historien; c'est au contraire la richesse, la hauteur, et le poids des matières qu'il entreprend de traiter, qui doivent lui inspirer de justes craintes, s'il a le bon esprit de consulter ses forces, et de s'avouer sa foiblesse. Si, en général, les changemens de dynastie, sont les évènemens les plus remarquables de l'histoire d'une nation, parce qu'ils amènent nécessairement un changement plus ou moins marqué, soit dans l'esprit du gouvernement, soit dans les moeurs des peuples, quel fait est plus digne d'être raconté, et mérite plus de réflexions que l'avènement à l'empire d'un jeune général, à qui ni la naissance, ni les factions, ni le

AN XII. 1804.

AN XII. 1804. crime, n'ont présenté aucun degré pour s'élever jusqu'au trône le plus brillant de l'univers ; d'un jeune général qui, à l'âge où les autres hommes commencent à peine à faire parler d'eux, s'élevoit déjà par l'éclat de tous les genres de mérite, au-dessus de tous ses contemporains ? Un tel évènement n'a pas besoin, pour intéresser au plus haut degré, du prestige de l'antiquité : il suffit de l'exposer simplement, avec ses principales circonstances, pour en former la plus belle parure de notre histoire.

La perpétuité de la dignité consulaire dans la personne de Napoléon Bonaparte, et de ses deux collègues, avoit bien mis un terme aux inquiétudes de la nation, qui, avant cette salutaire mesure, ne cessoit de craindre de nouvelles agitations, après l'expiration des pouvoirs de ses premiers magistrats : mais cette assurance n'étoit que momentanée, et de nouvelles alarmes devoient naître, toutes les fois que la vie du premier Consul seroit menacée d'une manière ou de l'autre. Aussi, lorsque la conspiration de Georges Cadoudal et de ses complices, eut été découverte et prouvée, la plus saine partie du peuple français, c'est-à-dire, la grande majorité républicaine de la nation, ne vit-elle d'autre moyen capable d'assurer à jamais sa propre tranquillité, et d'en imposer aux puissances étrangères qui attendoient sans cesse d'un gouvernement électif et temporaire, une chance favorable à leurs desseins, que l'hérédité de la dignité impériale

dans la personne de Napoléon Bonaparte, et de sa postérité masculine, selon la ligne directe, naturelle et légitime. AN XII. 1804.

Le tribunat, chargé par son institution de pressentir et de manifester les voeux de la nation, se rendit bientôt l'organe de ce desir universel, et le tribun *Curée* eut la gloire de déposer le premier sur le bureau, l'expression d'un voeu qui étoit dans le coeur de tous les Français.

VŒU DU TRIBUNAT POUR CONFÉRER LA DIGNITÉ IMPÉRIALE AU PREMIER CONSUL. 14 FLORÉAL, 5 MAI.

Ce voeu, adopté d'une voix unanime, transmis au conseil d'état, et livré à la discussion des sénateurs, devient la matière d'une adresse où ceux-ci invitent le premier Consul à se charger du gouvernement de la France, avec le titre d'Empereur. A cette grande nouvelle, tous les départemens, toutes les villes, tous les corps civils et militaires s'empressent à l'envi de prévenir par leur adhésion au voeu des premières autorités, le grand plébiscite qui doit conférer à Napoléon la dignité impériale, et l'hérédité de cet immense pouvoir dans sa famille et dans sa postérité. Jamais l'histoire ne présenta à l'avènement d'aucun prince un concert aussi unanime d'éloges et de voeux que celui dont le premier Consul fut l'objet pendant plusieurs mois.

Ce fut le 28 floréal, an XII, (18 mai 1804), que le sénat se rendit en grand appareil, auprès du premier Consul, pour lui faire part du sénatus-consulte qui lui déféroit la dignité impériale, avec le titre d'*Empereur des Français*. Cet acte mémorable, qui consacre les droits du peuple français, la sagesse du sénat,

UN SÉNATUS-CONSULTE DÉFÈRE LA DIGNITÉ IMPÉRIALE AU PREMIER CONSUL.

AN XII. 1804. et les grandes qualités de Napoléon, renferme un grand nombre de dispositions relatives à l'hérédité du trône, parmi lesquelles on distingue l'exclusion des femmes de l'exercice de la puissance impériale, les différens titres que doivent porter les princes de la famille de l'Empereur, l'éducation du prince héréditaire, ce qui concerne les actes civils des princes du sang, leurs devoirs à l'égard de l'Empereur, une organisation du palais impérial, conforme à la dignité du trône et à la grandeur de la nation. Tout ce qui est relatif à la régence y est scrupuleusement réglé. Six grandes dignités qui doivent servir à la splendeur du trône, et d'accompagnement à la dignité impériale, y sont établies, et deviennent le partage d'un grand-électeur, d'un archi-chancelier de l'Empire, d'un archi-chancelier d'état, d'un archi-trésorier, d'un connétable, et d'un grand-amiral. De grands officiers civils et militaires doivent aussi ajouter par l'éclat de leurs titres, et l'importance de leurs fonctions, à la grandeur de la suprême puissance. Un serment doit lier le nouveau souverain à ses sujets, ou retenir le régent dans les bornes de son autorité, et ce double engagement est stipulé dans l'acte du sénat conservateur avec un choix d'expressions qui n'y laissent aucune ambiguïté : mais ce qui distingue sur-tout cette chartre constitutionnelle de l'empire français, c'est l'hommage qui y est rendu au grand peuple par la demande qui lui est faite de sa sanction, dans une circonstance à laquelle on n'en peut

comparer aucune dans les fastes de la monarchie française. AN XIV. 1804.

Les puissances étrangères, à l'exception de l'Angleterre, témoignèrent bientôt par l'organe de leurs ambassadeurs, au nouvel Empereur, la satisfaction qu'elles éprouvoient d'une révolution qui, en consolidant tout ce qu'il avoit fait de convenable au bonheur de la France, et en mettant un obstacle invincible à de nouvelles agitations politiques, affermissoit leur propre autorité, et les délivroit de toute espèce d'inquiétudes pour l'avenir. En vain le chef de la maison de Bourbon prétendit-il réclamer ses droits au trône de France, par une protestation envoyée dans toutes les cours de l'Europe, et taxer de nullité tout ce qui avoit été arrêté par le sénat, et même tout ce qui avoit été fait depuis 1789, cet acte fut reçu pour ce qu'il étoit, et n'empêcha aucun prince de reconnoître la légitimité des droits de Napoléon Bonaparte au trône impérial.

L'EMPEREUR NOMME DE GRANDS DIGNITAIRES, ET DE GRANDS OFFICIERS CIVILS ET MILITAIRES.

Napoléon, pour se conformer au sénatus-consulte, s'empressa de nommer quelques-uns des titulaires des six grandes dignités de l'empire. Son frère aîné, le prince impérial Joseph, reçut le titre de grand-électeur, qui le mettoit en rapport avec tous les corps électoraux de France, et l'établissoit président perpétuel du sénat. Le deuxième Consul, *Cambacérès*, dont les lumières et les conseils avoient été si utiles à l'Empereur, fut élevé à la haute dignité d'archi-chancelier de l'empire, et chargé en cette qualité de prési-

AN XII. 1804. der à tout ce qui concerne l'état civil de la famille impériale : le troisième Consul, *Lebrun*, comme architrésorier eut la haute administration de tout le système financier de l'empire : le jeune prince Louis, frère de l'Empereur, vit revivre en sa personne cette antique dignité de *Connétable*, qu'avoient illustré autrefois les *Duguesclin*, les *Clisson*, les *Montmorency*, et les *Lesdiguières*. Deux autres grandes dignités devoient être la récompense d'éminens services, comme celles dont nous venons de parler. Un jeune prince, *Eugène de Beauharnais*, à qui l'Empereur étoit attaché par le double lien de la parenté et de l'estime, fut élevé peu de temps après à celle d'archi-chancelier d'état, et le brave général Murat, beau-frère de son souverain, eut le commandement suprême de toutes les forces maritimes de l'empire, avec le titre de grand-amiral.

A ces grandes promotions, succéda la création de seize maréchaux de l'Empire, dont quatorze furent d'abord choisis parmi les officiers généraux de l'armée, qui s'étoient le plus distingués par leurs services. Le titre de ce grade éminent fut aussi accordé à quatre sénateurs qui avoient commandé en chef les armées françaises. Des colonels et des inspecteurs généraux de toutes les armes augmentèrent le nombre des Grands de l'empire, qui se trouva complet par la nomination d'un grand-aumônier, d'un grand-maréchal du palais, d'un grand-chambellan, d'un grand veneur, d'un grand-écuyer, et d'un grand-maître des cérémonies.

AN XII. 1804.

MARQUE DISTINCTIVE DES MEMBRES DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Les soins que donnèrent à Napoléon les mesures nécessaires à l'organisation du palais impérial, ne le détournèrent point de ceux qu'il avoit voués à l'institution de la légion d'honneur. Jusqu'alors aucune marque distinctive n'en avoit fait reconnoître les membres au milieu de la foule des autres citoyens. Une telle obscurité convenoit mal à un ordre de chevalerie, dont le but principal étoit d'encourager et la valeur et les talens. L'Empereur, à qui rien n'échappe, avoit senti cet inconvénient, et il voulut le faire cesser, en décorant les légionnaires d'une aigle entourée d'une étoile, et suspendue à un ruban rouge. Ainsi tout prenoit un aspect monarchique; les formes révolutionnaires s'évanouissoient peu à peu, et les peuples voyoient avec satisfaction, la cour impériale le disputer déjà en grandeur et en magnificence aux plus brillantes cours de l'Europe.

Si la majesté de son nouveau souverain excitoit l'admiration du peuple, les actes de clémence et de munificence, qui signalèrent le commencement de son règne, firent naître dans tous les cœurs les plus vifs sentimens de gratitude et d'amour. De toutes parts, les prisons s'ouvrirent pour les détenus à qui la société n'avoit point de crimes à reprocher; la main secourable du gouvernement paya les sommes dues par d'infortunés pères de famille aux nourrices de leurs enfans; des filles vertueuses reçurent une dot et un époux, et un généreux pardon fut accordé aux militaires qui

AN XII. 1804.

avoient abandonné leurs drapeaux, à la seule condition de les rejoindre.

DISTRIBUTION DES AIGLES DE LA LÉGION D'HONNEUR, FAITE PAR L'EMPEREUR, DANS L'ÉGLISE DES INVALIDES. 26 MESSIDOR, 15 JUILLET.

Il étoit temps que Napoléon répondît à l'impatience publique, en se montrant aux regards de sa capitale, dans l'exercice de la puissance souveraine. La distribution des aigles de la légion d'honneur à ceux de ses membres qui se trouvoient à Paris, lui en offrit l'occasion. Le 26 messidor an XII (15 juillet 1804), il part à cheval des Tuileries, entouré d'un nombreux et brillant cortège, et se rend au temple des Invalides. Là, assis sur son trône, et entouré des princes de sa famille, des grands dignitaires, des grands officiers de l'empire, il reçoit le serment de plusieurs milliers de légionnaires, qui à leur tour reçoivent de sa main la décoration qu'ils ont méritée par leurs exploits et leurs services. C'étoit un spectacle aussi attendrissant que magnifique, que celui d'un prince couvert de lauriers qui, en présence de l'Eternel, récompensoit également et le citoyen éclairé et vertueux, et le guerrier intrépide qui s'étoit illustré dans les combats. Une telle cérémonie offroit tout ce que la religion a de vénérable, tout ce que la majesté a d'imposant.

VOYAGE DE L'EMPEREUR SUR LES CÔTES, DANS LA BELGIQUE, ET DANS LES SIX DÉPARTEMENS RÉUNIS.

Cependant, l'Anglais effrayé de ce que le pouvoir suprême venoit de passer tout entier dans les mains de Napoléon, dont il connoissoit l'infatigable activité, et redoutoit la fortune, ainsi que des accroissemens prodigieux de la flottille de Boulogne, couvroit la mer de

ses

ses vaisseaux pour s'opposer à une descente dont le succès devenoit chaque jour plus probable. Pour hâter cette grande opération, l'Empereur résolut de se montrer aux différentes armées qui, sur les côtes, n'attendoient que le signal de l'embarquement. D'ailleurs, comme les troupes renfermoient un grand nombre de braves que de belles actions avoient fait inscrire dans les rangs de la légion d'honneur, il voulut, en recevant leurs sermens, leur accorder la même faveur dont il venoit d'honorer les guerriers qui s'étoient rassemblés dans le temple des vétérans de l'armée. Quels furent les transports de ces soldats invincibles, lorsqu'ils virent leur général que le voeu des peuples et le leur venoient d'élever au trône impérial! Les mêmes acclamations se prolongèrent du camp de Boulogne à ceux d'Ambleteuse, de Vimereux, de St-Omer, de Rosenthal, etc. Ce fut alors que l'Anglais, tremblant pour ses propres foyers, osa braver plusieurs fois cette côte de fer qui protégeoit nos vaisseaux : mais toutes ses attaques furent vaines, et il n'en recueillit que la honte de les avoir tentées. Si quelque temps après, il voulut se venger de ces affronts multipliés, par le secours de ses brûlots et de ses machines infernales, il ne fit qu'ajouter à son ignominie, en employant des moyens réprouvés de tous les peuples civilisés.

AN XII. 1804.

L'Empereur avoit distribué de dessus son trône, élevé au milieu d'un bataillon carré de 100,000 hommes, la décoration de l'honneur aux guerriers du camp

AN XII. 1804.

de Boulogne; il avoit accordé la même faveur à ceux qui la réclamoient dans les camps de St-Omer, de Vimereux, etc. Il avoit partout animé de sa présence les travaux et les préparatifs d'une descente générale sur le sol britannique, et partout, il avoit ordonné les moyens les plus efficaces de repousser les attaques de l'ennemi. D'autres contrées l'appellent; de vastes mesures d'administration sollicitent sa présence dans les provinces dont la conquête a lié les destinées à celles du grand Empire; partout où il passe, il reçoit des acclamations et les vœux des peuples, partout il sême les bienfaits, il annonce le bonheur.

INSTITUTION DES PRIX DÉCENNAUX, 24 FRUCTIDOR, 16 SEPTEMBRE.

Ce fut dans ce voyage triomphal, qu'arrivé à Aix-la-Chapelle, cette antique cité qui lui rappeloit le souvenir de l'immortel Charlemagne, dont, après une période de mille ans, il venoit de relever le trône impérial, qu'il voulut imiter ce grand monarque, dans ce qu'il avoit fait pour la restauration des lettres, et pour éloigner le règne de l'ignorance et de la barbarie. Une de ces grandes pensées qui mettent tous les génies d'un siècle et d'une nation en mouvement, dont l'étendue embrasse même les siècles à venir, s'offre tout-à-coup à cet esprit aussi profond qu'actif. Convaincu que les victoires les plus éclatantes, et que les plus vastes conquêtes ne suffisent pas pour illustrer un règne, et pour rendre un peuple heureux, il veut associer sa propre gloire à la gloire impérissable des lettres et des arts, et augmenter sans cesse le bonheur public par

l'influence de la civilisation qu'ils tendent à perfectionner sans cesse : il veut que toutes les gloires marchent de front, et brillent ensemble dans l'empire français, pour le rendre le plus illustre de l'univers, comme il en est le plus redoutable. Pour atteindre un but si relevé, il crée de magnifiques récompenses pour l'encouragement perpétuel des sciences, des lettres, et des arts. Lui-même s'honore d'en être le distributeur, et pour leur conserver l'influence qu'elles doivent avoir sur les progrès de l'esprit humain, il détermine entre chaque distribution un intervalle de dix années, soit pour garantir de l'avilissement cette belle institution, si les prix étoient trop souvent adjugés, soit pour la préserver de la désuétude, si les époques en étoient trop éloignées les unes des autres. C'étoit ainsi que l'Empereur au milieu des préparatifs de la guerre, et malgré les nombreuses occupations que lui attiroit son avénement à l'empire, plaçoit au premier rang de ses soins, des objets que les princes regardent trop souvent comme peu dignes de leur attention.

Nous ne suivrons point ce monarque dans les départemens réunis. Qui ignore que de toutes parts les peuples des villes et des campagnes accouroient sur son passage, pour contempler en sa personne le héros du siècle, et bénir le restaurateur des cultes religieux et de la véritable liberté ? Les habitans des rives du Rhin n'oublieront jamais qu'à Mayence, occupé de leurs intérêts les plus chers, il ne cessa de prendre toutes

AN XIII. 1804. les mesures qui pouvoient assurer la prospérité de leurs provinces, et leur bonheur individuel, et que dès lors, entouré des principaux personnages de l'empire Germanique ou de leurs envoyés, il méditoit cette confédération célèbre et puissante qui depuis les a délivrés du joug de la maison d'Autriche.

Tel étoit le début de Napoléon dans le gouvernement impérial. Sans doute, tout ce qu'il avoit fait pour la gloire et le bonheur de la France, et les voeux unanimes des peuples et du sénat, étoient ses seuls titres à la puissance impériale, et nul autre ne lui étoit nécessaire pour gouverner les Français : cependant, le respect pour la religion catholique qu'il se faisoit gloire de professer, comme ses pères, et l'exemple des monarques des dynasties qui l'avoient précédé, exemple fondé sur les motifs d'une saine politique, lui firent désirer de recevoir la consécration du chef de l'église universelle, Pie VII, qui occupoit alors le siège de St Pierre. Ce pontife, aussi respectable par ses vertus que par sa dignité, savoit trop bien apprécier les services que l'Empereur avoit déjà rendus, et étoit dans l'intention de rendre encore à la religion, pour ne pas acquiescer à la demande qu'il lui avoit faite d'imprimer à sa puissance suprême l'auguste caractère de la religion. Il se mit donc en route pour la France, peu de temps après le retour de Napoléon dans sa capitale.

Ce voyage de Pie VII fut bien différent de celui de son prédécesseur. Pie VI n'étoit entré en France, que

AN XIII. 1804.

VOYAGE EN FRANCE DU PAPE, PIE VII. L'EMPEREUR VA AU-DEVANT DE LUI A FONTAINEBLEAU.

comme dans une terre d'exil, d'où la religion avoit été bannie, et où les peuples intimidés n'osoient lui rendre les hommages de leur respect et de leur admiration: mais Pie VII, plus heureux, ne reçut que des témoignages de l'attachement profond des Français pour leur antique foi, et pour sa personne. Sur toutes les routes qu'il traversa, une foule innombrable de fidèles accoururent pour le voir, et se prosternèrent pour participer aux bénédictions qu'il venoit répandre sur l'empire français. L'Empereur lui-même, qui l'attendoit depuis quelques jours à Fontainebleau, ne le reçut pas avec moins de déférence et de vénération que ses sujets. Dès lors, la majeure partie de la nation se félicita du maintien de son culte; et le respect de l'Empereur pour le souverain Pontife mit le dernier sceau aux dispositions du concordat.

PREMIÈRES HOSTILITÉS DE L'ANGLETERRE CONTRE L'ESPAGNE.

Pourquoi faut-il que nous interrompions ce récit consolant pour nous occuper de la guerre et de la perfidie de nos ennemis? Il est vrai, un de nos plus fidèles alliés en fut la seule victime; mais c'étoit à nous qu'elle s'adressoit directement, en le privant de secours, et en affoiblissant ses forces, qui devoient nous être utiles.

Depuis quelque temps, le gouvernement anglais avoit pris ombrage des relations d'amitié, qui existoient entre la France et l'Espagne, et pour en prévenir les effets, avoit résolu de faire la guerre à cette dernière puissance: mais peu scrupuleux sur les principes du

AN XIII. 1804. droit des gens, qui veulent que toute agression hostile soit précédée d'une déclaration qui en expose et détaille les motifs, il attendoit que les trésors de l'Amérique, qui, chaque année, venoient enrichir l'Espagne, fussent à sa portée, pour s'en rendre maître. Bientôt l'occasion favorable qu'il épioit, se présenta. Quatre frégates espagnoles, naviguant sur la foi des traités, arrivoient à la hauteur du cap Ste-Marie. L'escadre britannique qui croisoit dans ces parages, fond sur elles, comme un animal carnassier sur sa proie. La *Mercédes*, une de ces frégates, saute avec tous les passagers qu'elle contenoit, et les trois autres, après une courte résistance, se rendent aux forces supérieures qui les entouroient, et sont conduites dans les ports de l'Angleterre. Cette honteuse victoire fut bientôt suivie d'un compte détaillé de tous les effets précieux que ces frégates transportoient à la métropole; et ces détails, plus vils encore que l'attaque n'avoit été injuste, prouvèrent avec évidence que leurs richesses avoient été le principal motif de leur capture. C'est ainsi que le ministère anglais se dévouoit à l'opprobre, quand Napoléon s'affermissoit chaque jour sur le trône de France, et commençoit une nouvelle carrière de glorieuses destinées, une carrière où il venoit d'entrer, accompagné des vœux réfléchis de tous les Français, capables d'apprécier ses talens et ses hautes qualités, comme de prononcer sur les besoins de la patrie.

Enfin, approchoit le grand jour, où ce successeur

AN XIII. 1804.

SACRE ET COURONNEMENT DE L'EMPEREUR, 11 FRIMAIRE, 2 DÉCEMBRE.

de Charlemagne devoit recevoir l'onction sainte de la main du père des Chrétiens. De tous les départemens de la France, accoururent dans la capitale, les grands fonctionnaires chargés d'y maintenir le règne des lois, les chefs des trente-six principales cités de l'empire, les premiers pasteurs de la religion, et l'élite des guerriers, appelés par le nouveau monarque, pour être témoins de l'imposante cérémonie qui devoit imprimer sur son front le sacré caractère de représentant de la divinité, dans l'exercice de la souveraine puissance. Ce fut un spectacle aussi touchant que sublime, que celui qui frappa les regards des Français rassemblés dans la vaste enceinte du premier temple de la capitale, le jour où l'Empereur, dans toute la magnificence et dans toute la majesté du trône, s'avança vers les saints autels, avec l'Impératrice, son auguste compagne, pour adorer le maître des rois, recevoir l'onction sainte, et ceindre son front du diadême impérial.

Si nous n'étions asservis aux formes simples et séveres du style de l'histoire, et s'il nous étoit permis de tracer une partie du tableau pompeux du sacre et du couronnement de Napoléon, nous le représenterions revêtu des ornemens de l'empire, entouré des princes de sa famille, des Grands de l'état, assis sur un trône éclatant, tenant d'une main le symbole de la puissance, et de l'autre celui de la justice, la couronne en tête, jurant en présence de l'Éternel, du chef suprême de l'église, et de tout ce que la France renfermoit de

AN XIII. 1804. personnages éminens, par leurs dignités, par leurs fonctions, par leurs vertus, et par leurs talens, jurant de maintenir le règne des lois, et de ne faire servir l'autorité suprême qu'au bonheur des peuples soumis à sa vaste domination : pour achever cette intéressante esquisse, nous montrerions les innombrables témoins de ce serment solennel, se livrant de toutes parts aux transports de la plus vive admiration, et faisant retentir les voûtes sacrées de leurs vœux et de leurs acclamations.

Une ivresse si universelle avoit sa source ailleurs que dans la grandeur du spectacle : c'étoit un sentiment profond qui avoit attendu cette occasion unique pour se manifester avec le plus grand éclat. Qu'avoit fait cet homme assis sur un trône, couronné du diadême impérial, et portant un sceptre à la main ? Que faisoit-il encore ? Il avoit substitué au règne oppresseur de l'anarchie, celui des lois protectrices de la vie, de la liberté, et des propriétés des citoyens ; il avoit repoussé les armées étrangères loin des frontières de la patrie ; il avoit effacé le déshonneur de nos défaites par l'éclat de ses victoires, et donné à l'empire le bienfait inestimable de la paix. La religion avoit perdu ses temples et ses ministres, il les lui avoit rendus ; et s'étoit déclaré le protecteur de son culte et de son enseignement. L'ignorance avoit commencé d'étendre son voile obscur sur les esprits ; il avoit déchiré ce voile, et couvert la France d'établissemens propres à répandre partout la science et l'instruction.

Que faisoit-il encore ? Il mettoit le sceau à tout ce qu'il avoit fait de bon, de grand, et de beau ; il promettoit le maintien d'un gouvernement paternel, mais juste et ferme ; il assuroit à la religion la perpétuité de son triomphe et de son règne dans l'empire français, par l'hommage qu'il rendoit de sa couronne et de ses pensées, au Dieu à qui appartiennent tous les empires de la terre, et par le prix qu'il attachoit à la consécration de sa puissance par les mains du souverain Pontife ; enfin, il déclaroit par son exemple à tous les princes du monde, que la religion doit présider à toutes leurs résolutions, à toutes leurs entreprises, et que tout doit commencer par elle.

AN XIII. 1804.

Ces souvenirs et ces idées étoient présens à la pensée de toutes les personnes qui assistèrent au couronnement de l'Empereur ; et ce fut leur combinaison avec l'impression que faisoit sur eux la pompe majestueuse de cette cérémonie, qui rendit les acclamations si spontanées, si générales, et si longues.

L'immense population qui remplissoit toutes les avenues par où avoit passé, et celles par où passa ensuite le cortége impérial à son retour de la métropole, animée des mêmes sentimens, s'abandonna à la même allégresse : de sorte que jamais aucun souverain n'avoit reçu des preuves plus sensibles et plus éclatantes de l'amour et de l'admiration de ses sujets que Napoléon.

Les témoignages d'amour et de respect que ce mo-

AN XIII. 1804.

narque avoit recueillis sur son passage, et dans l'enceinte du temple où il avoit reçu l'onction sacrée, s'ils furent plus vifs, ne furent pas plus flatteurs, que ceux dont le souverain Pontife fut l'objet de la part de l'Empereur, et des citoyens de toutes les classes de la société. Autant son infortuné prédécesseur avoit été outragé, humilié, et dans sa personne, et dans les objets du culte catholique, autant fut-il honoré, respecté, et eut-il à s'applaudir des sentimens des Français à l'égard du St-Siège. La postérité n'apprendra pas sans étonnement que dans la même capitale, où quelques années auparavant, l'effigie d'un pape avoit été brûlée publiquement, un autre pape soit devenu l'objet de la vénération générale, sans y avoir plus de titres personnels. Pourquoi cette différence? C'est que Napoléon avoit donné le premier exemple de la réparation des outrages faits au successeur des Apôtres, et qu'il apprenoit à ses peuples, par les égards qu'il témoignoit à Pie VII, que, si la religion leur est nécessaire, ils ne sauroient se dispenser d'en révérer le chef.

L'EMPEREUR REMET DES AIGLES AUX DÉPUTÉS DES TROUPES DE LIGNE ET DES GARDES NATIONALES, AU CHAMP DE MARS. LE 14 FRIM. 5 DÉCEMBRE.

L'enthousiasme que le couronnement de l'Empereur avoit fait naître dans la capitale, se propagea bientôt dans tous les départemens de l'empire, et parut acquérir un nouveau degré d'exaltation, lorsque ce prince, entouré au champ de Mars des députés des gardes nationales et de l'armée de ligne, leur remit solennellement les aigles, nouvelles enseignes, qui devoient les précéder dans le chemin de la victoire, et

AN XIII. 1804.

lorsque, quelques jours après, il se montra dans tout l'appareil de la puissance impériale, pour donner un plus grand éclat à l'ouverture de la session du corps législatif. Cette double solennité annonçoit aux hommes accoutumés à réfléchir, que l'Empereur des François étoit résolu à maintenir par la force des armes, l'indépendance de sa monarchie, et à gouverner toujours ses peuples, par l'influence des lois. Napoléon dans le champ de Mars et dans le sanctuaire de la législation, s'annonçoit sous le double titre de conquérant et de législateur.

Nous n'entrerons point dans le détail des fêtes qui suivirent le couronnement, quelque agréable qu'en soit le souvenir. Il suffira, sans doute, de rappeler celle que le sénat offrit au souverain, et où le goût le plus recherché le disputa à la plus grande magnificence; celle que la ville de Paris s'honora de donner avec le faste convenable à la première ville de l'Europe; celle enfin des premiers chefs de l'armée, où ces braves triomphèrent de recevoir leur auguste frère d'armes, au milieu d'eux. Quelque passagères que soient des fêtes, le sentiment qu'elles font naître n'en est pas moins durable; et lorsque la postérité lira le détail de celles dont nous venons de parler, elle dira sans doute: Napoléon étoit aimé.

L'EMPEREUR ÉCRIT AU ROI D'ANGLETERRE, POUR LUI OFFRIR LA PAIX. 12 NIVOSE, 2 JANVIER 1805.

Quand le peuple français veilloit pour donner des fêtes à son souverain, celui-ci pensoit à lui donner la paix avec l'Angleterre, cette paix regardée comme le

AN XIII. 1805. complément de toutes les autres. Après le passage de la Drave, il avoit offert à l'archiduc Charles une paix qui devoit arrêter le cours de ses triomphes; avant la bataille de Maringo, il avoit signalé son exaltation à la dignité de premier Consul, par des propositions pacifiques adressées de sa main, au roi de la Grande-Bretagne; à son avènement à l'empire, il ne se crut point humilié de recommencer le premier une démarche qui devoit amener le bonheur de ses sujets.

« Appelé au trône de France, écrivit-il au roi d'An-
» gleterre, par la providence, et par les suffrages du
» sénat, du peuple et de l'armée, mon premier senti-
» ment est un voeu de paix..... La paix est le voeu de
» mon coeur.... Une nouvelle coalition ne feroit
» qu'accroître la prépondérance et la grandeur conti-
» nentale de la France..... Le monde est assez grand,
» pour que nos deux nations puissent y vivre, et la
» raison a assez de puissance, pour qu'on trouve les
» moyens de tout concilier, si de part et d'autre, on
» en a la volonté. »

Une lettre où brilloit un si beau caractère de franchise et d'humanité, écrite de la main d'un conquérant à un ennemi qui ne pouvoit lui enlever aucune de ses conquêtes, à un ennemi qu'il devoit bannir un jour du continent européen, une lettre si extraordinaire devoit exciter toute l'admiration du gouvernement britannique, si son chef n'eût consulté des hommes passionnés et incapables de sentir le prix d'une

démarche loyale et généreuse. Quel fut le résultat de cette foiblesse du roi Georges ? Les propositions de l'Empereur des Français, du vainqueur de l'Autriche, adressées confidentiellement à ce monarque, furent, contre toutes les lois de la bienséance, et des égards que l'on doit aux têtes couronnées, livrées à la discussion et à la censure du parlement, par un message plein d'aigreur, d'accusations et de reproches; par un message qui compromettoit les grandes puissances du continent, en faisant concevoir l'espérance d'une nouvelle coalition. AN XIII. 1805.

La réponse du cabinet de Saint-James à la lettre de l'Empereur Napoléon, combinée sans doute avec ce message, ne laissa aucune incertitude dans les esprits clairvoyans, sur ses motifs de continuer la guerre. L'Angleterre, d'après cette réponse, ne vouloit entrer dans aucun accommodement, sans avoir préalablement consulté ses alliés, comme si Napoléon eût été en guerre avec les puissances du continent, ou comme si le roi Georges eût fait réellement un traité avec quelques-unes de ces puissances. Au reste, quand il eût été vrai qu'à cette époque l'Autriche et la Russie, et même le cabinet de Berlin, eussent formé avec lui des liaisons secrètes contre les intérêts de la France, il étoit bien remarquable que le cabinet de Londres, n'alléguât rien dans sa réponse qui eût quelque rapport à la nation britannique, comme si la guerre n'eût eu aucun motif qui

AN XIII. 1805.

lui fût propre, et que le sang anglais ne dût point couler pour les intérêts du continent.

Telle a été constamment, pendant le cours de cette guerre, la politique du ministère anglais, que de se donner pour le champion de la liberté européenne, afin d'entraîner les princes dans sa propre querelle, par des promesses illusoires, ou qu'il étoit incapable d'effectuer. Que de souverains ont été les victimes de cette conduite artificieuse! combien l'Autriche doit se repentir de s'être laissée séduire par ses perfides suggestions!

RASSEMBLEMENT DES TROUPES AUTRICHIENNES SUR LES FRONTIÈRES D'ITALIE.

Si la réponse du cabinet de Londres à l'Empereur, et le message du monarque anglais à son parlement, avoient fait naître, ou confirmé le soupçon d'une nouvelle coalition contre la France, ce soupçon ne tarda pas d'acquérir plus de consistance de jour en jour, malgré les protestations pacifiques de l'Autriche, et les négociations entamées sous l'intervention de la Prusse, entre la France et la Russie. Une mortelle épidémie, qui, après avoir excercé de grands ravages dans les provinces orientales de l'Espagne, s'étoit déjà étendue jusqu'à Livourne, offrit à la maison d'Autriche l'occasion la plus favorable qu'elle pût désirer, pour commencer les préparatifs de la nouvelle guerre qu'elle méditoit de faire à l'empire français. Sous le prétexte de garantir ses provinces de la contagion, par le moyen d'un cordon de troupes, elle fit marcher sur les frontières de l'Italie, dans le Tyrol et ses provinces ex-vénitien-

AN XIII, 1805.

nes, un grand nombre de régimens, commandés par ses meilleurs généraux. Ainsi, au lieu de quelques milliers de soldats qui suffisoient pour former le prétendu cordon, ce n'étoit rien moins qu'une forte armée et un camp de 40,000 hommes rassemblés, près d'Aquilée, comme pour menacer la république italienne, dont l'existence n'étoit pas moins compromise, par les forces russes, qui chaque jour augmentoient dans les îles Ioniennes.

LA CONSULTE ET LES DÉPUTÉS DE LA RÉPUBLIQUE ITALIENNE DÉCERNENT A L'EMPEREUR LA COURONNE DU ROYAUME D'ITALIE. 26 VENTOSE, 17 MARS.

Dans ces circonstances, le vice-président, la consulte, et plusieurs autres députés de cette république naissante, qui s'étoient rendus dans la capitale pour assister à la cérémonie du couronnement de l'Empereur, ne trouvèrent aucun moyen plus propre à maintenir son indépendance, et à lui donner cette vigueur qui lui manquoit, que de suivre l'exemple de la nation française, en en changeant le gouvernement républicain en un gouvernement monarchique héréditaire dans la personne, et dans la postérité de l'Empereur des Français. En effet, la constitution que la république italienne s'étoit donnée à Lyon, par les conseils et sous les auspices du premier Consul, ne pouvoit être regardée que comme provisoire; et à peine fut-elle mise en activité, que, malgré les excellentes dispositions qu'elle renfermoit, l'expérience prouva que c'étoit un édifice incomplet; que les fondemens n'en étoient point assez solides, et que la marche des affaires, quelque habiles que fussent les mains qui

AN XIII. 1805. les conduisoient, étoit trop lente et trop embarrassée, pour qu'on ne s'apperçût pas qu'il falloit d'autres moyens plus efficaces. De plus, plusieurs autres considérations de la plus haute importance se présentoient naturellement à l'esprit des hommes sages dont nous avons parlé. La république italienne, composée d'élémens hétérogènes, c'est-à-dire, de peuples qui, depuis quelques années seulement, vivoient sous les lois d'un gouvernement uniforme, ne pouvoit former qu'à la longue une masse assez compacte pour résister à tous les principes de dissolution qu'elle portoit dans son sein, et il étoit à craindre que dans le cas où quelques-unes de ses parties voulussent se séparer du tout, la lenteur du remède ne laissât faire au mal de dangereux progrès : enfin, soit dans la guerre, soit pendant la paix, de graves contrariétés lui devoient survenir par ses rapports avec les puissances voisines. Pendant la guerre avec l'Autriche, ses citoyens n'auroient pas manqué d'être traités comme ils l'avoient été avant la victoire de Marengo, dans le cas où cette puissance auroit obtenu des succès; et dans la paix, sans ports de mer, et environnée d'états ou jaloux ou plus forts qu'elle, elle n'auroit trouvé à la place des débouchés nécessaires à la prospérité de son commerce, que des entraves de toutes parts, que des douanes à toutes ses issues.

Les députés Italiens rendirent donc un service précieux à leur patrie, en suppliant l'Empereur Napoléon d'accepter

d'accepter la couronne du royaume d'Italie. Les bornes d'un précis historique nous empêchant de rapporter en entier, les différentes dispositions du vœu de la consulte, relatives à l'érection de ce royaume, nous nous contenterons de dire, que le gouvernement de la république italienne y est déclaré monarchie héréditaire; que Napoléon, empereur des Français, est déclaré roi d'Italie; que le trône est héréditaire de mâle en mâle, à l'exclusion des femmes, dans la descendance directe et légitime, naturelle ou adoptive, de Napoléon ; que la couronne d'Italie ne peut être réunie à celle de France que sur sa tête; qu'il a le droit de se donner un successeur de son vivant; qu'il conservera la couronne pendant tout le temps que l'île de Malte sera au pouvoir de l'Angleterre, etc.; que la séparation des deux couronnes n'aura lieu, que lorsque les circonstances qui en rendent la réunion nécessaire, auront cessé; que l'Empereur est prié de se rendre à Milan, pour y être couronné, et pour donner au nouveau royaume une constitution définitive. AN XIII. 1805.

Ce vœu, présenté solennellement à l'Empereur, au nom de la république italienne, par M. de Melzi, son vice-président, par les membres de la consulte, et les députés de ses corps électoraux, fut accueilli de ce monarque, comme l'expression de la volonté générale des peuples, et comme le fruit d'une haute sagesse et d'une profonde expérience.

AN XIII. 1806.

L'EMPEREUR SE REND AU SÉNAT POUR LUI FAIRE PART DU VŒU DE LA RÉPUBLIQUE ITALIENNE, QUI LUI DÉCERNE LA COURONNE.

Le lendemain de cette journée où les destins de l'Italie avoient été placés sur d'inébranlables fondemens, l'Empereur et Roi se rendit en pompe au Sénat, où après avoir fait part à ce premier corps de l'Empire, de la donation à perpétuité de la principauté de *Piombino*, en faveur de sa sœur la princesse Eliza; il lui exposa les motifs qui l'avoient déterminé à accepter cette nouvelle couronne. « Nous avons » accepté, dit-il, et nous placerons sur notre tête cette » couronne de fer des anciens Lombards, pour la re» tremper, pour la raffermir, et pour qu'elle ne soit » point brisée au milieu des tempêtes qui la menacent, » tant que la Méditerranée ne sera pas rentrée dans » son état habituel. »

Il est bien remarquable, et c'est ici la place pour le dire, que ce fut au mois de mai de l'an 774, que Charlemagne, après avoir vaincu Didier, roi des Lombards, changea le nom du royaume de Lombardie, en celui du royaume d'Italie, dont il fut sacré roi, à Monza, petite ville dans le voisinage de Milan, par l'archevêque de cette capitale, qui lui mit la couronne de fer sur la tête. Cette couronne est ainsi nommée, dit Mézerai, parce qu'elle est formée d'un cercle de fer, recouvert d'une lame d'or.

DÉPART DE L'EMPEREUR POUR L'ITALIE.

Lorsque les peuples du royaume d'Italie eurent appris que l'empereur des Français en avoit accepté la couronne, ils attendirent avec la plus vive impatience le jour où il viendroit au milieu d'eux, pour

recevoir l'onction sainte dans leur ville capitale, et leur donner des lois conformes à leur changement de situation. Pour répondre à tant de voeux qui l'appeloient, Napoléon se mit en route au commencement des beaux jours du printemps. Quoiqu'il eût la tête chargée d'un double diadême, ce monarque voulut oublier un instant sa propre majesté, et se procurer une de ces jouissances inconnues à tant de souverains, en visitant les lieux où il avoit passé les jours de son enfance, et où, par une infatigable application à l'étude des sciences, il s'étoit formé au grand art de vaincre et de gouverner. L'illustre maison de Brienne a déjà mis sans doute au rang de ses premiers et de ses plus beaux titres de gloire, la bonté avec laquelle il voulut bien entretenir les personnes qui lui appartenoient. AN XIII. 1805.

Les voyages de l'empereur Napoléon ne ressemblent à aucun autre. Au milieu des acclamations publiques, et sur des chemins où accouroient en foule les habitans des villes et des campagnes, cet esprit infatigable ne cessoit de s'occuper des moyens de rendre son empire heureux et florissant. Aucun détail concernant les besoins des villes, des communes, des simples villages qu'il traversa, ne put échapper à sa pénétrante sagacité. A Troyes, à Châlons-sur-Saône, à Mâcon, à Lyon, on auroit cru qu'il n'avoit pas quitté le château des Tuileries; et quand toute l'Italie étoit en mouvement pour le recevoir d'une manière digne de

AN XIII. 1805. lui, il pensoit à soulager les besoins d'un hôpital, à ordonner la construction d'un pont, l'établissement d'un canal, et la confection d'une route, et à rendre son ancienne activité à une branche de commerce, ou à lui en donner une nouvelle. Il traverse les Alpes, non sans avoir donné de nouveaux témoignages de son affection aux religieux de l'hospice du mont Saint-Bernard, qui passent leur vie au milieu des glaces et de la solitude, pour secourir les malheureux voyageurs qui luttent contre les neiges, les frimats et la mort; et ce ne fut qu'après y avoir pourvu d'une manière efficace, par un décret relatif à la construction d'une vaste et commode hôtellerie, qu'il arriva au château de Stupinitz. Là, au lieu de se livrer aux délassemens que la longueur des routes qu'il avoit parcourues devoient lui rendre nécessaires, de nouvelles occupations absorbèrent tous ses instans; et les nombreux rapports à établir entre les six départemens du Piémont avec le reste de l'empire, ne furent pas moins l'objet de ses méditations, que les statuts constitutionnels qu'il alloit donner à l'ancien royaume des Lombards. Ce fut là que le St-Père, qui, après avoir édifié toute la France et sa capitale, par le spectacle des plus aimables vertus, et avoir administré solennellement le sacrement de baptême, à Napoléon Louis, deuxième fils du prince Louis, connétable de France, étoit parti deux jours après l'Empereur, reçut de nouvelles preuves de la vénération, de la haute estime et de l'amitié de

ce monarque pour sa personne. Après avoir déterminé en partie les rapports des provinces du ci-devant Piémont, avec l'empire français, l'Empereur se mit en route pour Milan, capitale de son royaume d'Italie, où ce héros, conquérant, législateur et protecteur des peuples de l'Ausonie, fit son entrée décoré de l'auguste titre de roi, aux acclamations d'une foule innombrable de citoyens. Le lendemain, un conseil d'état fut formé et composé des grands officiers du royaume, et d'un certain nombre de membres choisis parmi les hommes les plus distingués par leur mérite et par leurs talens, partagés en cinq sections; savoir: celles de la justice, de l'intérieur, des finances, de la guerre et du culte. AN XIII. 1805.

Ce fut dans l'intervalle qui s'écoula depuis l'entrée de Napoléon à Milan, jusqu'au jour de son couronnement, que l'on vit arriver dans cette capitale les députés de la république ligurienne, à la tête desquels étoit le doge, mais avec moins d'étonnement, que dans le dix-septième siècle, on l'avoit vu en France venir demander grace à Louis XIV. Le motif de cette députation étoit d'offrir à l'Empereur la réunion de l'état ligurien à l'empire français. Dans les circonstances souvent critiques où les Gênois s'étoient trouvés depuis la révolution française, par leur situation entre les puissances ennemies, et par leur impuissance à s'opposer aux hostilités de l'Angleterre, le parti le plus convenable qu'ils avoient à prendre étoit de renoncer à une indé-

AN XIII. 1805.

pendance qui, ne pouvant plus les rendre heureux, ne devoit que leur être funeste, et amener tôt au tard la dissolution de leur état, ou la perte de leur liberté.

Le doge, le sénat, le clergé et le peuple étoient depuis quelque temps convaincus de cette vérité; aussi, quand la nouvelle se fut répandue dans la capitale de la Ligurie, que l'empereur Napoléon passoit les Alpes pour aller recevoir à Milan la couronne du royaume d'Italie, y fut-on d'un accord unanime pour lui demander la réunion de la Ligurie à son empire.

LE SÉNAT LIGURIEN DÉCRÈTE LA RÉUNION A L'EMPIRE FRANÇAIS, DE LA RÉPUBLIQUE LIGURIENNE.

Ce fut le 25 mai, que le sénat de Gênes, organe de toute la population de l'antique république de ce nom, décréta que la réunion du territoire ligurien à l'empire français seroit demandée à l'empereur Napoléon. Les principales dispositions de ce décret, qui ouvroit aux Gênois de nouvelles destinées, en les associant à la gloire de la grande nation, portoient: Que tous les états liguriens, sans aucun démembrement, formeroient une partie intégrante de l'empire français; que la dette publique de la Ligurie seroit liquidée, d'après les mêmes bases que la dette de l'empire français; que la capitale conserveroit son port franc avec tous les privilèges qui depuis long-temps y étoient annexés; qu'il n'existeroit plus de douanes, ni de barrières, entre la France et la Ligurie; que la conscription militaire seroit restreinte aux seuls gens de mer; que tous les procès civils et criminels seroient jugés à Gênes, ou dans le département de l'empire

le plus voisin, etc. Ce décret, envoyé dans toutes les communes de la Ligurie, y reçut la sanction de tous leurs habitans. Dès ce moment, le peuple ligurien se regardant comme soumis à l'empereur Napoléon, et participant à tous les droits de la nation française, ne se livra plus qu'à la flatteuse espérance de voir ce grand monarque, à son retour dans ses états, venir consommer par sa présence et sa haute sagesse, son union à la France, et mettre le sceau de l'immortalité à ses nouvelles destinées. AN XIII. 1805.

En attendant cette heureuse époque, des hommes sages et dignes de la haute confiance du souverain, par leur longue et profonde expérience dans l'administration des affaires publiques, ayant à leur tête un grand dignitaire, l'archi-trésorier de l'empire français, devoient mettre à exécution les dispositions du décret de réunion, et travailler à l'organisation des trois nouveaux départemens liguriens, conformément aux lois de la monarchie française. Tel est l'empire des lumières et de la sagesse, et tel est le succès infaillible de leurs opérations, le peuple gênois s'apperçut à peine qu'il avoit changé de gouvernement, et les commissaires chargés par le monarque de le rendre français, trouvèrent par-tout une docilité qui présageoit pour leurs nouveaux administrés, et la satisfaction de l'Empereur et Roi, et une longue tranquillité. Il est digne de remarque, qu'à cette époque où la France faisoit l'acquisition d'un des plus beaux ports de la Méditerranée,

AN XIII. 1804. d'une longue étendue de côtes, et d'une nombreuse population d'excellens marins, les escadres britanniques n'aient pas cherché à se venger sur le commerce ligurien d'un événement si contraire aux intérêts de l'Angleterre, et que leurs vaisseaux ne se soient que rarement montrés dans le golfe de Lyon.

L'EMPEREUR NAPOLÉON EST COURONNÉ A MILAN, ROI D'ITALIE.

Le lendemain du jour où le sénat ligurien avoit décrété la réunion du pays de Gênes à la France, l'empereur Napoléon se rendit à la cathédrale de Milan, pour y prendre la couronne de fer des anciens rois Lombards, et celle du nouveau royaume d'Italie. Nous ne ferons point la description du majestueux cortége qui accompagna ce monarque; nous ne parlerons point des acclamations de la foule innombrable qui se pressoit sur son passage, et qui, dans ce jour mémorable, se rappeloit avec attendrissement, avec admiration, avec enthousiasme, tout ce qu'il avoit fait depuis sa première entrée en Italie, pour les peuples de cette contrée. Ce n'étoit point un triomphateur superbe, chargé des dépouilles des nations subjuguées qu'elle contemploit dans son auguste personne, mais un vainqueur généreux, qui, après avoir délivré les vaincus d'un joug qu'ils avoient porté pendant plusieurs siècles, les avoit placés au rang des nations, en leur donnant des lois; n'avoit jamais cessé de s'intéresser à leur bonheur; avoit voulu les associer à sa gloire et à sa puissance, en se déclarant le protecteur de leurs droits, et le premier d'entre eux; qui, enfin, dans

dans le temps même où il montoit sur le premier trône de l'univers, avoit jeté les yeux sur leurs nouveaux dangers, et pour les garantir de nouveaux malheurs, avoit confondu leur cause avec celle de la royauté. AN XIII. 1805.

Les cérémonies qui précédèrent et suivirent le couronnement du monarque, ne furent ni moins pompeuses, ni moins augustes, que celles qui avoient fait l'admiration des Français, dans la métropole de Paris: mais ce fut un spectacle tout nouveau et bien extraordinaire pour tant de nations qui, pour la première fois, depuis dix siècles, pendant lesquels elles n'avoient eu de commun que le langage, passoient sous la domination d'un prince non moins illustre que Charlemagne; et ce qui dut encore ajouter à tout ce qu'un si grand spectacle avoit d'imposant, ce fut l'air plein d'une majestueuse fierté avec lequel le nouveau roi d'Italie, étant monté à l'autel, saisit l'antique couronne de fer, et la plaça sur sa tête, en prononçant à haute voix ces paroles remarquables : *Dieu me l'a donnée ; gare à qui y touchera.* Sans doute, ces paroles retentirent jusques au fond des palais des princes, ennemis de la nouvelle monarchie, et leur firent prévoir l'inutilité des efforts qu'ils feroient pour la renverser.

L'EMPEREUR ET ROI ACQUIESCE AU VŒU DU PEUPLE LIGURIEN.

Si le peuple dut se livrer pendant plusieurs jours à l'allégresse qu'un si heureux évènement lui avoit inspirée, l'Empereur et Roi ne donna, selon sa coutume, aux fêtes et aux divertissemens, que le temps que la

AN XIII. 1805. circonstance l'obligeoit d'y donner; et sa nouvelle dignité ne fut pour lui qu'un nouveau motif de redoubler d'application pour le gouvernement de ses états. Aussi, se hâta-t-il de satisfaire les vœux du peuple ligurien, en recevant dans une audience solennelle qu'il accorda à son doge et à ses députés, le décret par lequel il lui avoit demandé d'être réuni à la grande famille des Français. L'histoire n'offrit jamais, sans doute, un tel spectacle; jamais on n'avoit vu une ancienne république jalouse de sa liberté, et fière des triomphes qu'elle lui avoit autrefois procurés, solliciter ainsi la faveur et la gloire d'être gouvernée par un monarque. Qu'ils sont grands, les princes que les nations choisissent pour être les dépositaires de leurs plus chers intérêts, de cette liberté à laquelle elles ont fait les plus longs et les plus pénibles sacrifices!

SÉANCE SOLENNELLE DU CORPS LÉGISLATIF ITALIEN. CRÉATION D'UN VICE-ROI. INSTITUTION DE L'ORDRE DE LA COURONNE DE FER.

Après s'être montré à ses nouveaux sujets dans les temples de la religion, Napoléon se rendit dans le sanctuaire de la législation, où l'attendoient tous les corps de l'état, réunis à celui que les constitutions avoient établi pour délibérer et décider sur les lois. Ce fut dans cette première et solennelle séance, que fut lu et sanctionné le troisième statut constitutionnel du royaume d'Italie. Dans cette dernière chartre, sont réglés les biens domaniaux de la couronne, et la liste civile du Roi; la composition des colléges électoraux; l'administration de la justice; les attributions des différens tribunaux, etc. La création et l'autorité

d'un vice-roi y sont proclamées, ainsi que la création et l'organisation d'un nouvel ordre de chevalerie, sous la dénomination de l'*Ordre de la Couronne de Fer*. AN XIII. 1805.

Cet ordre, d'après le titre de sa création, est composé de cinq-cents chevaliers, de cent commandeurs, et de vingt dignitaires. La décoration consiste dans la représentation de la couronne lombarde, autour de laquelle sont écrits ces mots : *Dieu me l'a donnée; gare à qui y touchera.* Elle est suspendue à un ruban de couleur orange, avec un liséré verd. Dans le nombre de cinq cents chevaliers, deux cents des militaires français qui se sont le plus distingués dans les campagnes d'Italie, et qui, par leur bravoure, ont le plus contribué à la délivrance des provinces de la monarchie italienne, ont droit à cette décoration, à laquelle peuvent prétendre les hommes employés dans les fonctions civiles, comme les guerriers qui passent leur vie sous les drapeaux.

Comme l'Empereur et Roi ne devoit faire qu'un séjour momentané dans son royaume d'Italie, il voulut n'en confier le gouvernement immédiat qu'à un prince, selon son cœur, et dont il connoissoit parfaitement le dévoûment à sa personne. Il jetta donc les yeux sur le prince Eugène, son beau-fils, pour lui confier les éminentes fonctions de la dignité de vice-roi. Le décret royal qui contenoit cette importante disposition, fut proclamé dans la mémorable séance

AN XIII. 1805.

dont nous parlons; et le prince Eugène s'y soumit aussitôt, en prêtant serment de fidélité entre les mains de son auguste beau-père.

ÉLOGE DU PRINCE EUGÈNE, VICE-ROI D'ITALIE.

Ce n'étoit pas sans de puissans motifs, que l'Empereur et Roi, qui connoît si bien les hommes, confioit à ce jeune prince la suprême administration des affaires de la monarchie italienne. Quoique âgé seulement de vingt-quatre ans, le prince Eugène n'avoit pas acquis moins de gloire dans la carrière des armes, que de vieux capitaines. Dans les premières campagnes d'Italie, son beau-père n'avoit point eu d'officier plus vigilant, et d'un courage en même-temps plus intrépide et plus tranquille. En Egypte, où il l'avoit sans cesse à ses côtés, il lui eût été difficile de trouver un guerrier plus actif et plus intelligent à faire exécuter ses ordres; avant ou pendant le combat, un guerrier dont la force de tête fût plus en harmonie avec celle des bras : aussi, ce grand général ne crut-il pas devoir confier, après l'immortelle journée du 19 brumaire, à un chef plus estimé des troupes, le commandement des chasseurs à cheval de la garde consulaire. Le prince Eugène n'attendoit que l'occasion de justifier un choix si glorieux pour lui. La célèbre bataille de Marengo remplit ses vœux à cet égard ; personne n'ignore que par une belle charge qu'il exécuta à la tête de son régiment, il contribua puissamment au gain de la bataille, et à la gloire dont la garde consulaire se couvrit dans cette immortelle journée.

Mais les talens militaires ne suffisent pas toujours pour le gouvernement des nations. L'Empereur, qui souvent avoit eu l'occasion de louer le sang-froid et le brillant courage de son beau-fils, avoit encore découvert en lui ces précieuses qualités qui, pendant la paix, et dans le silence du cabinet, font le bonheur des nations; je veux dire, cette sagesse par laquelle un prince s'applique à régler ses propres passions, pour soumettre celles des autres à l'autorité des lois; cette habitude de réfléchir qui le porte à ne rien entreprendre sans de bonnes raisons; ce caractère de discrétion qui le guide dans le choix des hommes qu'il emploie, et dans ses rapports avec ceux qu'il gouverne. Au reste, le choix de l'Empereur et Roi est l'éloge le plus complet des qualités du jeune vice-roi, car il suppose en lui la plus grande docilité à suivre les leçons et les exemples de ce grand monarque. AN XIII. 1805.

Après s'être reposé sur la sagesse et les soins d'un autre lui-même, des dispositions ultérieures nécessaires pour mettre en mouvement toutes les parties de la nouvelle administration de son royaume d'Italie, Napoléon partit de Milan, et avant de rentrer en France, résolut d'en visiter quelques-unes des principales villes. Par-tout, il s'informe avec un intérêt vraiment paternel des besoins et de la situation des communes; par-tout, il s'applique à les dédommager, par d'utiles établissemens, des malheurs, effets nécessaires du fléau de la guerre. A son aspect, le laboureur

AN XIII. 1805.

se dit à lui-même : Ou mes champs ne seront plus ravagés, ou mes moissons ne me seront plus enlevées; le commerçant, le manufacturier, s'applaudit des encouragemens donnés à son commerce, à ses travaux; et les pères de famille se réjouissent des institutions où leurs enfans puiseront les lumières et les mœurs qui font les bons citoyens. Enfin, dans les départemens du royaume d'Italie, chaque pas de l'Empereur est marqué comme dans ceux de l'empire français, par un bienfait accordé aux communes, ou par une grace accordée aux particuliers.

JUIN. L'EMPEREUR ET ROI ÉRIGE A BOLOGNE, LA RÉPUBLIQUE DE LUCQUES EN PRINCIPAUTÉ.

Ce fut dans une de ces villes, célèbre depuis longtemps, par le rang qu'elle tenoit entre toutes les autres cités de cette partie de l'Italie, ce fut à Bologne que le gonfalonier et les députés de la république de Lucques vinrent lui présenter le voeu qu'avoient formé leurs concitoyens d'être gouvernés par un prince de sa maison. Située sur les côtes de la Méditerranée, entre la Toscane et les départemens liguriens, cette république voyoit son commerce maritime exposé comme celui de tous les neutres, aux pirateries des Anglais : il lui importoit donc de se placer sous l'égide d'un prince qui, par son alliance avec le puissant monarque de la France et de l'Italie, fût assez fort pour faire respecter son pavillon, et capable de lui ouvrir de nouvelles sources de prospérité. Napoléon saisit cette occasion de rendre heureux un nouveau peuple; il accueillit avec bonté la demande de la na-

tion lucquoise, et lui donna pour souverain, sous le titre de prince de Lucques, le prince de Piombino, son beau-frère, époux de sa sœur la princesse Eliza. Ainsi, le temps approchoit où tous les peuples de la presqu'île italienne devoient être régis par le système français. AN XIII. 1805.

Avant de quitter son nouveau royaume, Napoléon crut qu'après l'avoir mis à l'abri des insultes de l'étranger, il n'étoit pas moins important d'y établir la sûreté intérieure, par la répression du brigandage qui, depuis les dernières guerres, en désoloit chaque jour impunément quelques provinces. Il ordonna donc la création d'un corps de gendarmerie, chargé de faire la police sur les routes, et de maintenir par-tout l'ordre le plus sévère. Par cette sage et utile mesure, l'Italie devint un séjour non moins sûr que la France, et les brigands ne trouvant nulle part ni asile, ni impunité, disparurent à jamais du territoire de la nation italienne.

SÉJOUR DE L'EMPEREUR DANS LA VILLE DE GÊNES.

Nous ne suivrons point l'Empereur et Roi, à Modène, à Parme, à Plaisance, où depuis quelque temps il avoit fait publier le code immortel qui porte son nom. C'est dans la ville de Gênes que nous devons le considérer exerçant l'autorité suprême au milieu de ses nouveaux sujets, avec cette affabilité qui tempère le majestueux éclat du diadême, sans nuire au respect qui est dû à celui qui le porte; accueillant les anciens chefs de cette république, avec des égards qui leur

AN XIII. 1805. rappeloient moins leurs nouveaux devoirs, que leur ancienne dignité. Deux motifs l'avoient amené surtout dans la capitale des départemens liguriens; premièrement, les engagemens que les principaux fonctionnaires de ce pays devoient contracter en sa présence et entre ses mains; deuxièmement, le mouvement qui devoit être imprimé aux esprits par l'intérêt direct du souverain au bien-être de tous les citoyens. Un autre motif l'animoit; et ce motif étoit d'attacher aux formes monarchiques, par le lien de l'honneur, de vieux républicains, en leur donnant une place dans la légion dont ce principe est la devise, ainsi que l'amour de la patrie.

Ce fut après avoir recueilli les témoignages les plus touchans de l'amour du peuple ligurien, ainsi que de ses sujets du royaume d'Italie, que Napoléon rentra dans la capitale de son empire, pour y reprendre, si toutefois on peut s'exprimer ainsi, le cours ordinaire de ses importans travaux.

DÉPART POUR L'AMÉRIQUE DES FLOTTES COMBINÉES, FRANÇOISE ET ESPAGNOLE.

Pendant que Napoléon se livroit en Italie aux soins qu'exigeoit de lui l'organisation de cette monarchie, les affaires du dehors n'occupoient pas moins sa pensée. Ses regards s'étoient portés tour-à-tour sur les mers et sur le continent. Les flottes française et espagnole réunies, et vainement poursuivies par l'amiral anglais Nelson, s'étoient rendues en Amérique, où elles avoient répandu la terreur dans toutes les colonies britanniques, et porté de nombreux renforts dans

dans les îles françaises. Jamais l'Angleterre ne s'étoit livrée à de si vives inquiétudes ; jamais elle n'avoit déployé de si grandes forces maritimes : il sembloit, en effet, qu'elle ne pouvoit plus éviter la terrible catastrophe qui la menaçoit dans les Antilles, si une partie des vaisseaux espagnols ne se fût séparée de la flotte combinée. Un contre-temps si imprévu obligea celle-ci de se mettre en sûreté sous le canon de la Martinique, et sauva l'Angleterre. AN XIII. 1805.

RETOUR DE CES DEUX FLOTTES. COMBAT ENTR'ELLES ET UNE ESCADRE ANGLAISE.

Les vaisseaux qui restoient des deux escadres, au nombre de vingt, ne devoient pas espérer pour leur retour en Europe, le même bonheur qu'ils avoient eu à leur départ. Toutes les mers étoient couvertes d'escadres anglaises en observation, auxquelles il paroissoit impossible qu'ils pussent échapper, sans courir la chance d'un combat : ce combat eut lieu. Les escadres combinées revenoient des Antilles, pour se réunir à l'escadre du Ferrol, lorsqu'à la hauteur du cap Finistère, elles rencontrèrent une escadre anglaise, commandée par l'amiral Calder. Comme celle-ci n'étoit composée que de quatorze vaisseaux, elle refusa d'abord le combat que l'amiral Villeneuve lui avoit offert, de concert avec l'amiral espagnol Gravina : elle l'accepta enfin ; elle fut battue ; et quoiqu'elle se fût emparée de deux vaisseaux espagnols, entièrement dématés, elle gagna au large le lendemain, et laissa l'ennemi libre de se rendre à sa destination.

AN XIII. 1085.
NOUVELLE COALITION CONTRE LA FRANCE.

Dans le temps que ces événemens se passoient sur les mers, des symptômes d'une nouvelle coalition contre la France, se manifestoient de toutes parts sur le continent. Nous avons déjà parlé des préparatifs de guerre de l'Autriche, sous le prétexte de former un cordon destiné à empêcher l'entrée d'une maladie contagieuse dans ses Etats, à l'époque même où l'Empereur des Français se rendoit dans le voisinage des lieux où l'on prétendoit que cette contagion commençoit à exercer ses ravages. Ces préparatifs n'avoient point cessé, malgré les témoignages de bonne intelligence que Napoléon avoit reçus d'un envoyé de l'empereur d'Autriche. Celui-ci visitoit ses provinces, comme pour appeler ses sujets aux armes; toutes les routes de ses Etats se couvroient de soldats; le Tyrol retentissoit de cris de guerre; les provinces ex-vénitiennes, voisines du royaume d'Italie, se remplissoient de troupes; chaque jour le traité de Lunéville éprouvoit de nouvelles infractions; enfin, des Français, simples voyageurs, étoient arrêtés à Venise, comme de vils espions, contre le droit des gens et la foi des traités. D'un autre côté, une puissance que ses intérêts devoient empêcher de s'allier aux ennemis de l'empereur Napoléon, une puissance qui n'avoit rien perdu dans les guerres précédentes, et conséquemment qui n'avoit rien à réclamer, une puissance que Napoléon avoit prévenue par des égards,

fascinée par les promesses de l'Angleterre, se disposoit à rentrer dans la carrière des combats.

Il est vrai, la Russie, ou plutôt le ministère de cet empire, avoit tenté quelques démarches dans le dessein de former avec la France de nouveaux engagemens, et y avoit envoyé un agent diplomatique : mais cet agent arrivé à Berlin, après avoir laissé transpirer le but de sa mission, dut retourner à Pétersbourg, et donner le signal de la marche des troupes russes vers les frontières de l'Autriche. Qui le croiroit? Le sage monarque qui occupoit alors le trône de Russie, poussé malgré lui aux hostilités contre l'empereur Napoléon, lui faisoit un crime d'avoir accepté la couronne d'Italie, et d'avoir consenti à la réunion de la république Ligurienne à son Empire, comme s'il y eût eu rien de commun entre les côtes gênoises et celles de la Baltique; comme si la monarchie d'Italie eût dû lui faire plus d'ombrage que la république Italienne.

Il appartenoit à la politique anglaise d'aveugler ainsi ce grand prince, disons plutôt ses ministres, au point de les engager à épouser une querelle qui leur étoit absolument étrangère, une querelle dont l'issue devoit tourner toute entière à l'avantage de l'Angleterre.

Les intrigues du ministère britannique pour former une nouvelle coalition n'étoient point ignorées de l'empereur Napoléon, qui en connoissoit tous les

AN XIII. 1805.

agens dans les cours de l'Europe. Ce monarque étoit affligé, il est vrai, des faux calculs qui alloient entraîner de nouveau les peuples dans les malheurs de la guerre; mais il n'en étoit point effrayé. Ce fut alors que, pour détourner ce fléau du continent, il résolut de se porter en personne sur les côtes, et jusques dans le sein de l'Angleterre. A peine est-il de retour dans la capitale de l'Empire, qu'il part pour animer à la prochaine descente qu'il méditoit, les cent cinquante mille braves qui campoient sur les côtes de la Manche. Les succès que plusieurs divisions de la flottille de Boulogne avoient obtenus, sous le commandement du capitaine Hamelin, et de l'amiral hollandais Werhuel, étoient d'heureux présages d'un succès plus grand, d'un succès universel. A l'arrivée d'un monarque dont la fortune se plaisoit à couronner les plus audacieuses entreprises, tous les braves se sentirent animés d'une nouvelle ardeur, depuis Boulogne jusqu'au Texel, dont la flotte se tenoit prête à seconder l'invasion de la flottille.

L'EMPEREUR SE REND SUR LES CÔTES POUR HATER LES PRÉPARATIFS DE LA DESCENTE EN ANGLETERRE.

A la nouvelle de ces formidables préparatifs, commandés par l'Empereur en personne, l'Angleterre pâlit, et commença à se méfier des vents et des flots qui l'environnent: la jeunesse de ses trois royaumes fut appelée sous les drapeaux; et une simple menace d'invasion lui fit mettre sur pied des forces infiniment supérieures à celles que sa population lui permettoit d'avoir pour sa défense. Les frais énormes causés par

CONSTERNATION EN ANGLETERRE. AGRESSION DE L'AUTRICHE.

l'entretien d'un si grand nombre de soldats, et la frayeur qui s'étoit emparée de tous ses habitans, étoient déjà pour l'Empereur et Roi une grande victoire, dont les résultats ne pouvoient être que désastreux pour la Grande-Bretagne, si l'armée française eût pu séjourner quelques mois de plus sur les côtes, et menacer chaque jour le tyran des mers d'une invasion prochaine : mais l'Autriche, aveuglée sur ses propres intérêts par l'or qu'elle avoit reçu, et qu'elle devoit recevoir encore, se chargea de faire la diversion qui devoit le rassurer, en faisant marcher tous ses bataillons vers les confins de la Bavière. AN XIII. 1805.

Napoléon fut donc obligé d'abandonner pour le moment ses préparatifs de descente. Il revint à Paris, où il s'appliqua avec son activité ordinaire aux moyens de repousser cette nouvelle agression qu'il avoit prévue, et à laquelle il ne s'étoit pourtant attendu que du côté de l'Italie, où sa prudence l'avoit porté à rassembler de grandes forces.

Mais avant de rendre compte des griefs réciproques des puissances qui alloient entrer dans la carrière des combats, reportons nos regards vers les côtes de la Ligurie, où nous verrons un jeune prince, frère de l'Empereur, mériter par sa prudence et son courage l'estime de son souverain, et la reconnoissance des peuples.

LE PRINCE JÉRÔME DÉLIVRE LES ESCLAVES D'ALGER.

A peine âgé de vingt ans, le prince Jérôme Bonaparte, s'étoit déjà signalé, comme un bon officier de mer. Arrivé à Gênes, dans le temps que son auguste

AN XIII. 1805. frère recevoit à Milan la couronne du royaume d'Italie, il ne tarda pas à en éprouver la plus grande marque de confiance, dans le commandement d'une division, dont il fut chargé, avec la commission de se rendre devant Alger, pour réclamer du chef de cette régence, les esclaves liguriens, italiens et français qui étoient en son pouvoir. Cette mission auprès d'un gouvernement féroce et sans foi, exigeoit beaucoup de fermeté de la part du jeune prince, ainsi qu'une grande prudence, pour qu'il pût échapper aux escadres anglaises qui croisoient dans un grand nombre de parages de la Méditerranée. Il eut à s'applaudir de ce double succès. Arrivé devant Alger, après une courte et heureuse navigation, il fit communiquer au chef des pirates, la demande qu'il étoit chargé de lui faire, en lui donnant vingt-quatre heures seulement pour se décider. Un ton si assuré, en imposa au barbare, et deux cent trente-un esclaves sortirent des fers, pour retourner dans leur patrie.

Le jour de l'arrivée à Gênes de ces malheureux fut un jour de fête. L'illustre commandant de la division, et tous les captifs qu'il avoit délivrés, furent reçus au débarquement, par le prince archi-trésorier de l'Empire, accompagné de toutes les autorités civiles et militaires. De là, ce touchant cortége se rendit dans le principal temple de la ville, pour y remercier l'Etre suprême par des chants d'actions de graces.

Assurément, cette expédition, considérée en elle-

même, n'offre rien de brillant, rien qui puisse inspirer de l'orgueil à un capitaine : mais n'étoit-ce pas un spectacle aussi touchant qu'il est rare, que de voir le frère du plus grand monarque du Monde, faire consister sa gloire à briser les fers des malheureux, et revenir triomphant de cette obscure mission, comme s'il eût remporté la plus éclatante victoire ? Ici, la grandeur n'est point dans les accessoires, mais toute entière dans la bonté de l'action. Qu'il est plus doux d'apprendre que plusieurs centaines d'hommes ont été rendus à la liberté et au bonheur, qu'il ne l'est, que plusieurs milliers ont succombé sur le champ de bataille ! AN XIII. 1805.

Avant de nous engager dans ces récits qui font gémir l'humanité, lors même qu'ils annoncent les triomphes d'une grande nation, gardons-nous de passer sous silence l'important sénatus-consulte, provoqué par l'empereur Napoléon, pour le rétablissement du calendrier grégorien, et la suppression du nouveau. C'est encore un bienfait ajouté à tant d'autres, et d'autant plus digne de la reconnoissance de la nation française, qu'il annonçoit dans son chef une constante résolution de faire peu à peu disparoître tous les vestiges de ce régime révolutionnaire, aussi insensé que barbare, sous lequel elle avoit gémi pendant plusieurs années. SUPPRESSION DU CALENDRIER RÉPUBLICAIN, PAR UN SÉNATUS-CONSULTE. 22 FRUCTIDOR, 9 SEPTEMBRE.

Depuis l'installation du gouvernement consulaire, la suppression du calendrier républicain étoit vive-

AN XIII. 1805.

ment et presque généralement desirée. Sans présenter aucune espèce d'utilité, il ne servoit, au contraire, qu'à embarrasser la marche des affaires, et à mettre des entraves journalières à nos relations avec les nations étrangères. D'ailleurs, établi pour abolir le culte religieux de la grande majorité des citoyens, il n'offroit plus qu'un monument d'impiété et de barbarie, qui ne devoit point subsister avec les sages institutions déjà sorties et qui devoient sortir encore de la pensée de l'Empereur, pour le bonheur de ses sujets. Le sénat, pour nous replacer, en quelque sorte, dans la grande famille européenne, et pour nous rendre des habitudes qui nous étoient aussi chères que nécessaires, fit donc un acte de sagesse, en rétablissant l'usage du calendrier grégorien, à dater du 1er janvier 1806. Cette dernière victoire remportée sur l'anarchie, présageoit celle que l'empereur Napoléon devoit bientôt remporter sur l'empereur d'Autriche.

DÉCLARATION FAITE A LA DIÈTE DE RATISBONNE, AU NOM DE L'EMPEREUR NAPOLÉON, AU SUJET DES ARMEMENS DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE.

Il étoit instant que la France fît marcher ses guerriers, pour se mettre en mesure contre les agressions de cette dernière puissance; aussi Napoléon ne perdit-il pas un moment pour l'en faire repentir. Cependant, avant d'en appeler à son épée, il avoit mis en usage tous les moyens qui pouvoient inspirer à son ennemi des sentimens pacifiques; et de peur qu'aucune puissance ne doutât de ses dispositions à conserver la paix, et en même-temps, à pousser vivement la guerre, il avoit chargé M. Bacher, son envoyé à

la

la diète de Ratisbonne, d'y faire en son nom une déclaration qui portoit, entre autres choses : « Que lui (Empereur), livré tout entier aux opérations d'une guerre qu'il n'avoit point provoquée, qu'il soutenoit autant pour les intérêts de l'Europe, que pour les siens, et dans laquelle son principal but étoit le rétablissement de l'équilibre dans le commerce des mers, il avoit réuni toutes ses forces sur les bords de l'Océan, loin des frontières autrichiennes; qu'il avoit employé toutes les ressources de son empire à construire des flottes, à creuser des ports, et que c'étoit dans le moment même, où il se reposoit avec confiance sur l'exécution des traités qui ont rétabli la paix sur le continent, que l'Autriche sortoit tout-à-coup de l'état de repos, organisoit ses forces sur le pied de guerre, envoyoit une armée dans ses états d'Italie, en établissoit une autre tout aussi considérable dans le Tyrol; qu'elle faisoit des levées de chevaux; formoit d'immenses magasins; faisoit travailler à des fortifications de campagne; qu'elle effrayoit par tous ces préparatifs les peuples de la Bavière, de la Souabe et de la Suisse, et qu'elle découvroit ainsi l'intention de faire une diversion aussi réellement utile à l'Angleterre, et plus hostilement nuisible à la France, que ne pourroient l'être une campagne ouverte et une guerre déclarée, etc., etc. »

« Elle (l'Autriche), portoit encore cette déclaration, ne peut avoir qu'un objet plausible; c'est de tenir la France

AN XIII. 1805.

dans l'indécision, de la fixer dans un état d'inertie, de l'arrêter enfin, à la veille d'un essor décisif. Mais cet objet ne peut être atteint que pour un temps. La France a été trompée; elle ne l'est plus : elle a été forcée de différer ses entreprises; elle les diffère encore : elle attend l'effet des réclamations de la diète germanique. Mais, quand tout aura été vainement tenté pour amener S. M. l'empereur d'Autriche, aux procédés, ou d'une paix sincère, ou d'une loyale inimitié, S. M. l'empereur des Français remplira tous les devoirs que lui imposent sa dignité et sa puissance; il portera ses efforts par-tout où la France aura été menacée. La Providence lui a donné assez de force pour combattre d'une main l'Angleterre, et pour défendre de l'autre l'honneur de ses aigles et les droits de ses alliés. »

Une déclaration si ferme et en même temps si pacifique, en faisant connoître aux puissances disposées à la guerre, les véritables intentions de l'empereur Napoléon, devoit sans doute les engager à faire quelques réflexions, avant de hasarder les chances des combats : mais leur aveuglement, après toutes leurs défaites, étoit tel, qu'elles paroissoient moins vouloir s'en venger par quelques succès, que dicter les plus humiliantes conditions à leur vainqueur. Ce fut dans cette ridicule intention que l'Autriche s'ébranla, et porta en Bavière une grande partie de ses forces, sans avoir fait précéder ses hostilités d'aucune déclaration de guerre. Ce fut aussi le même vertige qui s'em-

para du ministère de Russie, et poussa vers les contrées arrosées par le Danube les troupes de cet empire. AN XIV. 1805.

L'empereur Napoléon, en apprenant les préparatifs, avoit prévu cette agression. Ainsi ceux qui avoient espéré de le surprendre, se trompèrent encore cette fois ; et lorsqu'ils le croyoient à Boulogne, occupé à passer des revues et à menacer l'Angleterre, une grande et belle armée française accouroit sur les rives du Rhin, et brûloit de traverser ce fleuve pour aller faire repentir encore une fois l'armée autrichienne de son audace.

1er VENDÉM. 23 SEPTEMBRE.

Avant de se mettre à la tête de ses braves soldats, Napoléon crut devoir se rendre au Sénat-Conservateur, pour lui donner communication de la conduite réciproque de la France et de l'Autriche, depuis le traité de Lunéville, par l'organe de son ministre des relations extérieures.

L'EMPEREUR SE REND AU SÉNAT, ET LUI FAIT PART DES HOSTILITÉS DE L'AUTRICHE.

« Je vais quitter ma capitale, dit-il aux sénateurs, » pour me mettre à la tête de l'armée.... Les voeux des » éternels ennemis du continent, sont accomplis : la » guerre a commencé au milieu de l'Allemagne.... Il » y a peu de jours, j'espérois encore que la paix ne » seroit point troublée ; les menaces et les outrages » m'avoient trouvé impassible. Mais l'armée autri» chienne a passé l'Inn ; Munich est envahie ; l'élec» teur de Bavière est chassé de sa capitale : toutes » mes espérances se sont évanouies.... Je gémis du » sang qu'il va en coûter à l'Europe ; mais le nom

AN XIV. 1805.

» français en obtiendra un nouveau lustre.... Toutes » les promesses que j'ai faites au peuple français, je » les ai tenues; le peuple français, à son tour, n'a pris » aucun engagement avec moi qu'il n'ait surpassé: » dans cette circonstance si importante pour sa gloire » et la mienne, il continuera de mériter ce nom de » grand peuple, dont je le saluai au milieu des champs » de bataille.

» Français, votre Empereur fera son devoir; mes » soldats feront le leur; vous ferez le vôtre. »

DÉPART DE L'EMPEREUR POUR L'ARMÉE.

Le lendemain de cette séance mémorable, où le sénat, pour répondre aux intentions de l'Empereur, et donner le premier l'exemple du dévouement national à ses volontés, avoit appelé sous les drapeaux 80,000 jeunes Français, et les gardes nationales de plusieurs départemens, Napoléon partit de la capitale pour se mettre à la tête de ses troupes : nous allons le suivre dans le chemin de la victoire.

MARCHE ET POSITIONS DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE D'ALLEMAGNE.

Après avoir envahi la Bavière, l'armée autrichienne passe l'Iller, et s'avance rapidement pour s'emparer des débouchés de la forêt Noire. Une de ses divisions postée sur la rive gauche du Danube, s'empare de la partie méridionale du Wirtemberg, dont la capitale est occupée par un régiment : plusieurs détachemens entrent dans l'électorat de Bade; des régimens s'avancent sur le Knibis et au débouché du val de la Kinche, et un grand corps commandé par le général Klénau se déploie sur la rive droite du

Danube, et se dirige vers les gorges de la forêt Noire qui conduisent vers le Rhin. De son côté, l'armée française, animée par la présence de son Empereur, sous la conduite duquel elle avoit toujours été victorieuse, et se regardoit comme invincible, passoit ce fleuve, et s'avançoit sur tous les points. Ce fut lorsque tous les corps qui la composoient, se trouvèrent sur les rives allemandes, que Napoléon, au lieu d'engager les troupes déjà fatiguées d'une longue route, à bien faire leur devoir, par l'appas des richesses qu'elles devoient conquérir, comme en agissoient avec leurs soldats les généraux de l'antiquité, ne leur met devant les yeux que les marches forcées qu'ils auront à faire, que les fatigues et les privations de toute espèce qu'ils auront à endurer; mais, au contraire: « Soldats, leur » dit-il, quelques obstacles qu'on nous oppose, nous » les vaincrons, et nous ne prendrons pas de repos que » nous n'ayons planté nos aigles sur le territoire de nos » ennemis. »

AN XIV. 1805.

C'est ainsi qu'un général doit parler à des soldats français, pour qui l'honneur est le principal motif et le premier des devoirs.

Ces paroles de l'Empereur produisirent bientôt l'effet qu'il avoit lieu d'en espérer. En peu de jours, les corps avancés des Autrichiens abandonnent le Wirtemberg, l'électorat de Bade, et se replient sur leur armée qui a pris une position concentrée entre le Danube et le lac de Constance, entre l'Iller et le Lech.

AN XIV. 1805.

Ainsi, les Français s'emparent de tous les passages de la forêt Noire, et se portent en Bavière sur plusieurs colonnes, par la partie méridionale de la Souabe et par la Franconie. Animés de leur ardeur, les soldats de Bavière, de Wirtemberg et de Bade, se disposent en même temps à marcher sous les drapeaux de Napoléon, pour venger l'injure faite à leur patrie, et la délivrer pour toujours du joug de la maison d'Autriche.

Cependant la principale armée de l'ennemi, incertaine sur les mouvemens de la grande armée française, changeoit à chaque instant de position : enfin, ayant appris qu'au lieu de chercher à l'attaquer de front, cette armée s'étoit portée rapidement en Bavière, en évitant les montagnes noires, et la menaçoit sur ses derrières, après s'être emparée du pont de Donawert, elle se replie; et au lieu de songer à l'attaque, elle ne s'occupe plus que des moyens de se défendre, en se mettant à l'abri des places fortes.

COMBAT DE WERTINGEN, A L'AVANTAGE DES FRANÇAIS. OCTOBRE.

Instruit de ces mouvemens, le prince Murat prit la résolution d'intercepter toute communication entre les villes d'Ulm et d'Augsbourg. Comme il étoit en marche, à la tête d'un gros corps de cavalerie, pour exécuter cette opération, il aperçut une forte division d'infanterie ennemie, soutenue de quatre escadrons de cuirassiers. Aussitôt, par une manœuvre aussi sage qu'audacieuse, il enveloppe ce grand corps qui étoit composé de douze bataillons de grenadiers, et

l'oblige, après un combat meurtrier, de mettre bas les armes et de se rendre en partie prisonnier de guerre. AN XIV. 1805.

Cette victoire qui fut achetée par la mort de quelques braves, du colonel de dragons Maupetit, entre autres, fut d'un heureux présage pour la suite de cette campagne. On dut prévoir quelle immense supériorité auroit l'armée française, sur les troupes de l'ennemi, quand on vit une colonne de grenadiers, l'élite des guerriers de l'Autriche, succomber sous les efforts d'une simple avant-garde. Aussi, ce brillant début fut-il suivi de plusieurs succès obtenus par les autres divisions de l'armée, qui passèrent le Danube avec la même ardeur qu'elles avoient passé le Rhin. Dans cette marche rapide et triomphante, où toutes les divisions d'une armée de cent cinquante mille hommes marchoient, pour ainsi dire, de front, l'Empereur donnoit aux maréchaux, aux généraux, à tous les soldats, l'exemple de l'activité et de la patience la plus soutenue : à cheval jour et nuit, au milieu des troupes, il se montroit par-tout où sa présence étoit nécessaire, soit pour déterminer les opérations, soit pour animer le courage des soldats. Cette rapidité d'opérations si sagement concertées avoit pour but non seulement de chasser les Autrichiens de la Bavière, mais encore de prévenir leur jonction avec l'armée russe, qui s'avançoit à grandes journées et sur plusieurs colonnes.

Mais pendant que nous faisons cette réflexion, une

AN XIV. 1805. autre victoire non moins brillante que celle de Wertingen est remportée à Guntzbourg, par le général Mahler, qui commandoit une division du corps d'armée du maréchal Ney. En vain l'archiduc Ferdinand est accouru pour défendre le pont situé en avant de cette ville; en vain il a attaqué trois fois nos troupes; trois fois il a été vivement repoussé, et contraint de chercher son salut dans la fuite. Que dis-je, son salut? s'il tâche de gagner la ville d'Ulm, il tombe dans le corps du maréchal Soult, qui le met en déroute, et force une partie de son armée à s'enfuir dans les gorges du Tyrol.

Le résultat de ces différentes affaires fut que l'armée autrichienne, gênée dans ses communications, dont la plupart lui furent coupées, ne put porter aucun secours aux différens corps qui avoient pris diverses positions en Bavière, et que ces corps isolés ne prenant plus de part à l'ensemble des opérations, devinrent des troupes errantes, dont une partie repassa l'Inn, et l'autre se réfugia dans la ville d'Ulm.

Ainsi, tenue en échec, cette armée ennemie qui avoit peut-être médité la conquête de quelques provinces de l'empire français, et s'étoit promis d'humilier Napoléon, se voyoit enlever la Bavière, et inquiète pour sa propre existence, s'appuyoit sur Memmingen et sur Ulm, observées par le prince Murat, par les maréchaux Ney, Lannes, Soult, Marmont, et par la garde impériale, établie à Burgau. Dans cette position,

position, elle n'avoit plus d'autre ressource que de gagner l'Inn, et les frontières de l'électorat de Saltzbourg, ou les gorges du Tyrol. AN XIV. 1805.

Il étoit aisé de prévoir que l'empereur Napoléon ne laisseroit pas échapper une proie qui s'offroit comme d'elle-même. Informé de cette disposition de l'armée autrichienne, il accourt d'Augsbourg, résolu de terminer cette campagne par un de ces exploits dont son génie hardi concevoit aisément l'idée. En conséquence, il ordonne au maréchal Soult de s'emparer de la ville de Memmingen, l'un des appuis de l'ennemi. A peine cet ordre est-il donné, qu'il est exécuté; et la nombreuse garnison de cette place est trop heureuse après quelques pourparlers d'obtenir les avantages d'une capitulation. PRISE DE MEMMINGEN. COMBAT D'ELCHINGEN. CAPITULATION DE LA VILLE D'ULM. BRUMAIRE. OCTOBRE.

Cependant Napoléon s'étoit porté devant la ville d'Ulm, dont il avoit ordonné l'investissement. Cette place importante, heureusement située sur l'embranchement de quatre routes, voisine du Danube, et défendue par d'excellentes positions militaires, renfermoit de plus une armée dans ses murs, et l'élite des généraux de l'Autriche, qui la regardoient comme le boulevard de cette monarchie. Il falloit encore détruire un corps de seize mille hommes postés près d'Elchingen, et s'emparer d'une tête de pont vis-à-vis d'Ulm. Le maréchal Ney passe le pont d'Elchingen, à la tête d'une division de son corps d'armée, défait les seize mille ennemis, et les pousse dans leurs re-

AN XIV. 1805. tranchemens. D'un autre côté, le maréchal Lannes occupe les hauteurs voisines d'Ulm; des tirailleurs enlèvent la tête de pont en avant de cette place; le prince Murat, à la tête de la cavalerie, met en déroute celle de l'ennemi; et enfin, le général Marmont se rend maître de plusieurs ponts situés à l'embouchure de l'Iller, dans le Danube, et coupe toutes les communications entre le premier de ces fleuves et les Autrichiens. A la nouvelle de ces succès des différens corps de l'armée française, le prince Ferdinand, à la poursuite duquel le maréchal Soult s'étoit mis, après la prise de Memmingen, avoit jeté douze bataillons dans la ville et sur les hauteurs d'Ulm, et cherché à rejoindre avec quatre régimens de cavalerie, le corps d'armée du prince de Hohenzollern.

Il n'étoit plus question que de donner l'assaut à la ville d'Ulm, et de forcer les retranchemens de l'ennemi. Mais il en coûtoit à l'Empereur d'en venir à cette extrémité. Il fit donc appeler auprès de sa personne, le prince de Lichtenstein, général-major, enfermé dans cette place, et lui témoigna le desir qu'il avoit qu'elle capitulât, pour lui épargner les horreurs qui suivent ordinairement les prises-d'assaut. Comme il ignoroit encore la fuite du prince Ferdinand, il promit de renvoyer les officiers et les soldats dans leurs foyers, si ce prince lui donnoit sa parole, que ces troupes ne porteroient plus les armes contre la France, pendant le cours de cette guerre. Mais le prince de Lichtenstein

l'ayant assuré que l'archiduc n'étoit point dans la place, il persista à exiger que l'armée qui y étoit enfermée, se rendît prisonnière de guerre. AN XIV. 1805.

Ce fut un grand et étonnant spectacle que celui que présentèrent trente mille guerriers, ayant à leur tête dix-huit généraux, dans lesquels l'Autriche avoit placé toute sa confiance, lorsqu'ils défilèrent devant l'empereur Napoléon. Sans doute, tant de braves soldats eussent pu opposer une résistance qui eût fait répandre encore beaucoup de sang, et peut-être fussent-ils parvenus à se faire jour au travers de quelques-uns des corps de l'armée française, s'ils eussent eu à leur tête un homme de cœur et d'honneur. Mais ce général, s'il peut être excusé, pouvoit alors alléguer pour avoir capitulé à la première sommation, l'inutilité d'une défense contre les dispositions et les manœuvres de l'empereur Napoléon. D'ailleurs, il n'avoit plus aucun secours à espérer, ni du côté de la Bavière, où le maréchal Bernadotte avoit chassé le général Kinmayer de Munich, et l'avoit rejeté au-delà de l'Inn, ni du côté du Tyrol, dont toutes les communications étoient coupées avec la Bavière. LA GARNISON D'ULM DÉFILE DEVANT L'EMPEREUR.

Immédiatement après la prise d'Ulm, le prince Murat se mit à la poursuite du prince Ferdinand, qui emmenoit avec lui une partie des débris de l'armée autrichienne, et qui s'étoit rendu à Aalen, avec un corps de cavalerie. Le général Werneck voulut arrêter sa marche à Langenau; il fut battu, et perdit trois mille

AN XIV. 1805.

hommes. Un nouveau triomphe attendoit ce brave prince à Nordlingen. Le prince Ferdinand s'étoit réuni au général Werneck auprès de cette ville; et malgré cette jonction, le premier, après une courte résistance, ne put se soustraire que par la fuite à la capitulation que Werneck, se voyant enveloppé, demanda au général français.

PRIVATIONS, FATIGUES ET CONSTANCE DE L'EMPEREUR ET DE L'ARMÉE.

Dans tous les temps, de telles victoires commandent l'admiration, parce qu'elles supposent de la part du vainqueur, la plus profonde connoissance de la science militaire, la prudence la plus consommée, la plus rare intelligence dans la distribution de ses moyens, et la plus infatigable activité dans la pensée et dans l'exécution : ce sont-là les caractères qui distinguent toutes les campagnes de Napoléon; mais nulle peut-être ne présente un ensemble aussi parfait de toutes ces qualités, que celle dont nous faisons le récit, parce qu'aucune n'a exigé autant de privations et de patience de la part des troupes et de leur auguste chef.

Ce fut, en effet, dans la saison de l'année la plus incommode par les pluies fréquentes, dans un pays inondé, et qui n'offroit aucun moyen de subsistance, que l'Empereur tourna, coupa et détruisit une grande armée. Les troupes marchoient dans la boue jusqu'aux genoux; la pluie tomboit sur elles par torrens; aucune distribution de nourriture ne les soulageoit dans leurs fatigues; et pourtant elles ne faisoient entendre aucun murmure. En voyant l'Empereur à leur tête, bravant

comme elles les intempéries de l'air, l'eau infecte et croupissante des marais; supportant comme elles la faim, la pluie, la boue, les fatigues de tout genre; elles oublioient toutes les privations, et ne paroissoient sensibles qu'à ce plaisir. C'est dans ces circonstances où par des marches forcées, elles devoient surprendre l'ennemi, que par un mouvement de cette gaîté qui n'abandonne jamais les Français, elles disoient plaisamment : « L'Empereur a trouvé une nou- » velle méthode de faire la guerre, il ne se sert que de » nos jambes, et non de nos baïonnettes. » C'étoit par cette conduite héroïque, que l'armée étoit digne de son chef, comme il étoit digne d'elle.

AN XIV. 1805.

L'EMPEREUR ENVOIE AU SÉNAT LES DRAPEAUX PRIS A L'ENNEMI, DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA GUERRE. MESSAGE DE CE MONARQUE, A CE SUJET.

Au milieu de ses triomphes, l'Empereur éprouva le besoin de donner au sénat une nouvelle preuve de son affection, en lui envoyant quarante drapeaux conquis dans les divers combats qui avoient eu lieu depuis celui de Wertingen. « C'est un hommage, écri- » vit-il à cet auguste corps, que moi et mon armée, » faisons aux sages de l'empire : c'est un présent que » des enfans font à leurs pères..... il n'y a pas encore » un mois que je vous ai dit que votre Empereur et » son armée feroient leur devoir; il me tarde de pou- » voir dire que mon peuple a fait le sien. Depuis mon » entrée en campagne, j'ai dispersé une armée de cent » mille hommes; j'en ai fait près de la moitié prison- » nière; le reste est tué, blessé, dispersé ou réduit à » la plus grande consternation; je dois ces succès écla-

AN XIV. 1805.

» tans à l'amour de mes soldats, à leur constance à » supporter la fatigue. »

On ne doit ajouter aucune réflexion après avoir rapporté de telles paroles; on doit se contenter de celles qu'elles font naître, et suivre, s'il est possible, le vainqueur dans sa course triomphante. Mais il est temps de parler de la situation et des succès des armées françaises et autrichiennes en Italie.

PREMIÈRES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ITALIE.

Dans le plan de cette campagne qui devoit être si malheureuse pour lui, à en juger par son commencement, l'empereur d'Autriche avoit porté la plus forte partie de son armée dans les états Bavarois, et n'avoit envoyé en Italie que des forces inférieures, pour s'y tenir en observation, et sur une espèce de défensive. L'archiduc Charles, on ne sait pourquoi, avoit été placé sur le théâtre secondaire des opérations hostiles, et le général Mack, qui signa depuis la honteuse capitulation de la ville d'Ulm, avoit été chargé du commandement de la principale armée autrichienne. Le brave maréchal Masséna, que de nombreux exploits avoient fait surnommer l'*Enfant chéri de la Victoire*, étoit opposé à l'archiduc, et ajoutoit à sa grande réputation militaire, dès l'ouverture de la campagne dont il étoit chargé, en passant l'Adige, et en forçant au dessous de Véronne tous les retranchemens que l'archiduc avoit fait élever dans le voisinage de ce fleuve, et se disposoit à attaquer de front l'armée de ce prince, pendant qu'une division de la grande ar-

mée française, et l'armée de Naples, commandée par le général St-Cyr, en menaceroient l'une l'aile droite, et l'autre l'aile gauche. La journée de Vago, où il mit en déroute vingt-quatre bataillons de grenadiers, et plusieurs des meilleurs régimens de l'archiduc, et fit plus de trois mille prisonniers, annonça ce qu'il feroit, s'il trouvoit l'occasion de livrer une bataille générale. Mais l'archiduc, dont une colonne fut coupée, craignant d'être enveloppé dans sa position au-delà de Caldiero, n'eut rien de plus pressé que d'effectuer sa retraite, et de laisser l'armée française s'avancer à grands pas sur le territoire vénitien. Ainsi la victoire voloit des bords du Danube aux rives de l'Adige, pour couronner les soldats de Napoléon. AN XIV. 1805.

Après la glorieuse journée d'Ulm, l'Empereur ne prit de repos qu'autant qu'il lui en falloit pour être en état de supporter de nouvelles fatigues; et deux jours s'étoient à peine écoulés, qu'il partit pour Augsbourg, et delà pour Munich, où arriva bientôt le prince Murat, après avoir dispersé en peu de jours les troupes du prince Ferdinand. De toutes parts les troupes françaises étoient en mouvement pour se rendre d'un côté sur les bords de l'Inn, dont un corps Russe, uni aux Autrichiens, se disposoit à défendre le passage, et de l'autre, sur les frontières du Tyrol, soit pour contenir l'armée ennemie qui s'y trouvoit, soit pour favoriser les manoeuvres de celle d'Italie, aux ordres du général Masséna, destinée à former PASSAGE DE L'INN, PAR LES FRANÇAIS. BRUMAIRE. OCTOBRE.

AN XIV. 1805. l'aile droite de la grande armée. Bientôt, le fleuve qui sert de limite entre la Bavière et l'Autriche est traversé; c'est en vain que tous les ponts ont disparu; on les a rétablis plus promptement qu'ils n'avoient été détruits; et malgré le feu de leurs batteries, les Russes fuient pour se réunir à des forces plus considérables. Ainsi l'Autriche voit tout le feu de la guerre allumé dans son sein : Saltzbourg ouvre ses portes au maréchal Bernadotte, et la place de Braunau, qui auroit pu arrêter la marche du vainqueur, effrayée de la seule démonstration d'une attaque, lui livre ses remparts et ses nombreux et riches magasins. En vain, quelques milliers d'ennemis s'opposent à la faveur des défilés, à ces rapides progrès, le prince Murat, à la tête de sa cavalerie, anéantit toute résistance, et une nombreuse arrière-garde ne doit son salut qu'à l'obscurité de la nuit. Depuis ce moment, rien ne sauroit arrêter ce torrent impétueux de l'armée française : tous ses corps marchent ou plutôt volent de front sur la capitale de l'Autriche. Lambach est pris, après avoir vu la déroute des Russes; Wels est occupé par le général Walther; le passage de la Traun s'effectue audacieusement en présence de l'ennemi; le maréchal Lannes arrive à Lintz; le général Marmont se dispose à tourner la position d'Enns; et la consternation la plus profonde s'est répandue parmi tous les habitans de la ville de Vienne.

En effet, quelle ressource restoit à l'empereur d'Autriche?

d'Autriche? après avoir été battu à Montebello, l'archiduc Charles ne songeoit plus qu'à se retirer, et à envoyer des renforts à l'armée d'Autriche, qui, comme la sienne, fuyoit devant la grande armée Française. Déjà il avoit abandonné les bords de la Brenta, Citadella, Castel-Franco, Padoue, Bassano, Vicence, et cherchoit à se soutenir au-delà de la Piave. Du côté du Tyrol, le maréchal Ney attaquoit les défilés, les gorges et les places de ce pays difficile, et cherchoit à se porter sur Inspruck. Dans la Carinthie, le maréchal Bernadotte tendoit la main à l'armée d'Italie. Après toutes ces forces s'avançoit dans la forêt Noire et en Souabe le maréchal Augereau, à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes, pour contenir ou disperser les corps ennemis, que la grande armée auroit pu laisser sur ses derrières, ou qui se seroient formés des débris des régimens vaincus. Mais pourquoi passer sous silence les braves alliés de Napoléon, les soldats de Bade, de Wirtemberg, et ces vaillans Bavarois, commandés par les généraux Wrède et Deroi, dignes par leur bravoure et leurs talens d'être estimés de l'Empereur des Français? AN XIV. 1805.

Le combat de Lovers, où, après la plus vive résistance, ils culbutèrent les guerriers de l'Autriche, défendus par un défilé inaccessible et des montagnes escarpées, fut pour eux un véritable triomphe où leur valeur excita l'admiration des braves leurs alliés.

Ainsi la marche rétrograde de l'armée Autrichienne étoit marquée par de continuelles défaites : à peine cette

AN XIV. 1805. armée vaincue et découragée avoit-elle le temps de se reconnoître, qu'elle étoit attaquée et contrainte de fuir de nouveau. Les Russes eux-mêmes ne purent éviter cette destinée. Leur armée avoit pris position sur les hauteurs d'Amstettem; le prince Murat, après la prise d'Enns, l'attaque à la tête des grenadiers du général Oudinot; et, malgré son opiniâtre défense, la chasse de toutes ses positions, lui tue quatre cents hommes et lui fait quinze cents prisonniers. Après ce combat glorieux, il passe l'Ips, dont l'ennemi avoit coupé les ponts pour assurer sa fuite, établit son quartier général à l'abbaye de Molk, et pousse ses avant-postes jusques à Saint-Polten, tandis que toutes les autres colonnes de l'armée obéissent aux grandes manœuvres que l'Empereur avoit ordonnées, pour se rendre maître de la capitale de l'ennemi.

Dans ce mouvement général de six grands corps dont chacun valoit une belle armée, nulle confusion, mais un ordre et un concert admirables, tant le génie qui l'avoit donné est vaste et précis dans ses conceptions. Tandis que le prince Murat arrive à Saint-Polten, le maréchal Davoust se couvre de gloire à Marienzell, par la défaite du général Meerfeldt, qui marchoit vers Neustadt pour couvrir Vienne; le maréchal Mortier manœuvre sur la rive gauche du Danube, pour couper les communications de l'ennemi avec la Moravie; et le général Marmont s'avance à grands pas pour former sa jonction avec l'armée d'Italie, qui, après avoir passé la Piave,

augmentoit le nombre de ses glorieux succès sur les bords du Tagliamento, en forçant par une victoire le prince Charles à continuer sa retraite avec une armée découragée et considérablement affoiblie par les renforts qu'elle avoit envoyés vers le Danube. AN XIV. 1805.

Par l'effet simultané de ces brillantes opérations, l'armée combinée Autrichienne et Russe crut devoir se séparer; les Russes passèrent le Danube à Krems, et les Autrichiens gagnèrent la ville de Vienne, qu'ils furent bientôt contraints d'évacuer. Ces rapides succès, qui ouvroient à l'armée Française les portes de la capitale de l'Autriche avoient été trop faciles, pour qu'ils pussent lui plaire. Ces phalanges de héros auroient desiré de rencontrer de plus grands obstacles, pour mieux développer leur valeur; et sans doute, ils ne virent qu'avec le plus vif regret l'armée Russe refuser le combat sur les hauteurs de Saint-Polten, et s'empresser de mettre entr'eux et elle le Danube, comme une barrière insurmontable. Mais, si la plus grande partie de ces braves ne purent se mesurer pour le moment avec les soldats d'Alexandre, ils durent féliciter les six bataillons commandés par le maréchal Mortier, de l'occasion que la fortune leur présenta à Diernstein, de déployer, de la manière la plus brillante, ce courage indomptable qui distingue les soldats Français.

COMBAT DE DIERNSTEIN. BRUMAIRE. NOVEMBRE.

Qui le pourroit croire? quatre mille hommes seulement osèrent soutenir le choc d'une armée Russe de vingt-cinq mille hommes, mirent en déroute tout ce

AN XIV. 1805. qui leur fut opposé, se maintinrent dans toutes leurs positions, et après un carnage effroyable des ennemis, eurent encore l'audace de les poursuivre, quoique réduits aux deux tiers de leur nombre.

Par cet éclatant et presque incompréhensible exploit, les Russes, déconcertés dans leur résolution de se maintenir sur le Danube et de s'y fortifier, n'eurent plus d'autre parti à prendre que celui d'une fuite précipitée vers la Moravie.

ENTRÉE DES FRANÇAIS DANS LA VILLE DE VIENNE. 22 BRUMAIRE. 13 NOVEMBRE.

Deux jours après ce combat mémorable, entrèrent dans la ville de Vienne, les diverses colonnes de l'armée française. Depuis quelques jours l'empereur d'Allemagne l'avoit abandonnée avec toute sa famille. L'empereur Napoléon y entra le lendemain, y reçut les soumissions des autorités existantes, et s'efforça d'y faire renaître les douceurs de la paix au milieu des horreurs de la guerre, en assurant à ses habitans la sûreté de leurs personnes et de leurs propriétés.

C'étoit déjà un succès bien important pour Napoléon, que la prise de la capitale de son ennemi : mais, comme César, croyant n'avoir encore rien fait, quand il lui restoit quelque chose à faire, et connoissant de quel prix sont les instans, lorsque l'on a un ennemi à poursuivre, il ne voulut donner à ses troupes aucun repos, que l'armée Russe qui fuyoit, et que les débris de l'armée Autrichienne qui cherchoient à s'y réunir, ne fussent anéantis. En conséquence, il ordonna au prince Murat et au maréchal Lannes de se porter à la rencontre des

Russes, pendant que le maréchal Davoust marcheroit sur Presbourg. AN XIV. 1805.

De tout côté la victoire continuoit à se déclarer pour l'Empereur : par-tout et jusques dans les défilés les plus inaccessibles du Tyrol, ses ordres étoient exécutés par ses généraux avec autant d'habileté que de bonheur. Le Tyrol, cette immense forteresse de l'Autriche, qui renferme dans ses gorges et sur ses montagnes une population aussi patiente que belliqueuse, étoit composée de forts inexpugnables, de pics escarpés, et de defilés où quelques centaines d'hommes pouvoient arrêter une armée entière. Deux maréchaux de l'empire sont chargés de soumettre cette nation guerrière, et l'armée Bavaroise se réunit aux Français pour cette périlleuse entreprise. Bientôt les défilés sont forcés, les montagnes sont traversées, les places se rendent, Kuffstein capitule, les inabordables forts de Scharnitz et de Neustark sont emportés de vive force; une armée commandée par le général autrichien Jellachich, met bas les armes; et la conquête du Tyrol est consommée par la prise d'Inspruck, sa capitale, et par la fuite de l'archiduc Jean, qui y commandoit: de son côté le maréchal Augereau se rendoit maître de Lindau, de Brégentz, de Feldkirch, et forçoit à capituler un corps de six mille ennemis qui se retirèrent en Bohême, dont les frontières étoient entamées par le général Baraguay-d'Hilliers.

AN XIV. 1805.

LE 76e RÉGIMENT DE LIGNE RETROUVE A L'ARSENAL D'INSPRUCK, SES DRAPEAUX QU'IL AVOIT PERDUS QUELQUES ANNÉES AUPARAVANT, DANS LE PAYS DES GRISONS.

Nous ne devons point passer sous silence un heureux événement arrivé aux braves soldats du soixante-seizième régiment de ligne, peu d'instans après leur arrivée dans cette dernière ville. Dans la campagne précédente contre l'Autriche, ce régiment avoit perdu ses drapeaux, en combattant avec beaucoup de valeur dans le pays des Grisons. Depuis cette malheureuse affaire, les guerriers qui le composoient, ne pouvoient oublier cet affront, et, quoique personne au monde n'eût pu les accuser de lâcheté, le sentiment de la honte mêlé à celui de la vengeance, se manifestoit souvent dans leurs discours. Heureusement, l'Empereur, touché de leur profonde affliction, les avoit renvoyés près de l'ancien théâtre de leur défaite, persuadé que leur courage et la fortune leur feroient retrouver les trésors qu'ils avoient perdus, en perdant leurs drapeaux. C'est ici l'occasion de le dire : de tous les guerriers de l'univers, les guerriers Français sont les plus attachés à leurs étendarts. Leur point d'honneur consiste à les défendre au péril même de leur vie, et leur ignominie à les livrer à l'ennemi. Aussi, l'Empereur n'a-t-il besoin pour changer en autant de héros, tous les soldats d'un corps qui a perdu ses aigles par un funeste hazard, que de lui déclarer qu'il ne les remplacera, que lorsqu'ils auront mérité cette grace, après avoir enlevé à l'ennemi un pareil nombre de drapeaux.

Ce fut donc pour les soldats du régiment dont nous parlons, un grand événement, et le sujet de la plus

AN XIV. 1805.

vive allégresse, lorsque ces drapeaux, objets de si nobles regrets, découverts dans l'arsenal d'Inspruck, leur furent remis par le maréchal Ney, avec la pompe qu'exigeoit cette heureuse circonstance. Des larmes de joie couloient de tous les yeux. Les vétérans qui n'avoient jamais abandonné l'honneur, et que l'honneur n'avoit jamais quittés, croyoient le retrouver, et les jeunes soldats témoignoient par les plus vifs transports qu'ils avoient partagé la douleur de leurs aînés.

C'étoit ainsi que nos armées du Tyrol répondoient par leurs exploits à ceux de la grande armée, commandée par l'Empereur en personne, et qui par de nouveaux et de brillans succès, alloit leur imposer la tâche de consommer leur glorieuse carrière en s'établissant entre elle et l'armée d'Italie, pour obliger l'archiduc Charles à chercher son salut dans le fond de la Hongrie.

BRUMAIRE. NOVEMBRE. LE PRINCE MURAT BAT ET POURSUIT LES RUSSES EN MORAVIE.

L'armée Russe, vivement poursuivie par le prince Murat et par le maréchal Lannes, paroissoit enfin convaincue de l'impuissance où elle étoit de résister à de si grandes forces. Attaquée à Hollabrunn, elle cherche à se retirer du péril où elle s'est engagée, par une capitulation, en vertu de laquelle elle puisse abandonner paisiblement l'Allemagne et se retirer sur ses propres frontières. Le prince Murat, peu méfiant et bien éloigné de soupçonner la bonne-foi et la loyauté des généraux Russes, consent à la capitulation qu'ils lui proposent, en se réservant toutefois de la soumettre à la ratification de l'Empereur. Mais, instruit bientôt,

AN XIV. 1805.

qu'immédiatement après la signature de cette convention, l'armée Russe s'étoit séparée en deux corps, dont le premier que le deuxième alloit suivre, prenoit sa marche du côté de Znaïm, où se trouvoient les débris de l'armée Autrichienne, il pensa qu'il n'avoit pas un seul instant à perdre pour empêcher ces troupes de se concentrer dans la Moravie. A cet effet il fit ses dispositions; marcha à leur poursuite, atteignit leur arrière-garde à Guntersdorff, et la mit dans une déroute complette.

NAPOLÉON LAISSE LE TEMPS DE S'ENFUIR À L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE, QU'IL ÉTOIT SUR LE POINT DE FAIRE PRISONNIER.

Après cette brillante affaire où plusieurs milliers de Russes restèrent sur le champ de bataille ou furent faits prisonniers, le vainqueur entra dans la ville de Znaïm, d'où il continua sa poursuite, avec la résolution de pousser jusqu'à Brünn, capitale de la Moravie. Déjà il étoit arrivé à Porlitz, ville située entre Znaïm et Brünn, lorsque Napoléon, instruit que l'empereur d'Allemagne se trouvoit dans ce dernier endroit, lui ordonna de suspendre sa ~~marche pour laisser~~ à ce monarque fugitif et désespéré, le temps de se mettre en lieu de sûreté.

Ici, l'historien qui, un jour, aura entrepris la tâche importante et difficile d'écrire les glorieux exploits de l'empereur Napoléon-le-Grand, se sentira ému d'une profonde admiration. En effet, quel autre conquérant, à sa place, eût renoncé à la gloire et au bonheur de voir son ennemi entre ses mains, et de terminer la guerre, après en avoir obtenu les plus belles provinces pour le prix de sa rançon. Si notre roi Jean eût trouvé un ennemi aussi généreux que Napoléon, il n'eût point

éprouvé

éprouvé l'humiliation de montrer aux peuples de l'Angleterre, dans sa personne, un roi de France prisonnier, et François I. n'eût point été dépouillé de son armure par Charles-Quint, en même temps qu'il perdoit la liberté. Napoléon ne sait point jouir de l'humiliation d'un ennemi vaincu. Bien au-dessus du sentiment d'un vain orgueil, sa grandeur d'ame le portoit à vaincre l'empereur François, autant par la générosité de ses procédés, que par la force de ses armes. Sans doute, un prince d'une façon de penser commune eût cru commettre un acte d'imprudence et une faute manifeste contre la politique, en ne saisissant pas une si riche proie, lorsqu'elle étoit, pour ainsi dire, sous sa main : mais, par la raison même que cette pensée étoit commune, elle ne devoit point entrer dans le nombre de celles qui dirigeoient les démarches de l'empereur Napoléon. AN XIII. 1805.

Lorsque ce monarque eut appris que son ennemi s'étoit retiré dans la place d'Olmutz, il ordonna à ses troupes de s'emparer de la ville de Brünn; ce qui eut lieu après un combat où une partie de l'armée Russe fut mise en déroute par les cuirassiers et quatre escadrons de la garde impériale.

HEUREUX SUCCÈS DE L'ARMÉE D'ITALIE, DU CORPS D'ARMÉE DU MARÉCHAL NEY, ET DU MARÉCHAL AUGEREAU.

Cependant l'armée d'Italie poursuivoit le cours de ses glorieuses opérations, en forçant l'archiduc à se retirer toujours à son approche, sans pouvoir prendre un instant de repos. Après avoir passé le Tagliamento, elle s'étoit portée sur l'Isonzo, d'où une partie marchoit sur

AN XIV. 1805. Laybach, et l'autre sur Trieste; tandis que le général en chef de l'armée de Naples, à la tête de plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie, se portoit vers Bassano, contre le prince de Rohan, qui, échappé du Tyrol, cherchoit avec quelques milliers d'hommes à se jeter dans Venise. Il le rencontra à Castel-Franco, comme il s'avançoit, énorgueilli d'un avantage qu'il venoit de remporter sur le général Régnier : l'attaquer, le battre et le mettre en fuite, ce fut principalement la gloire des Polonais. Le général Régnier en même temps répara l'échec qu'il avoit reçu; et la défaite de l'ennemi devint complette à Villa-Franca, où, bloqué par les Polonais, il mit bas les armes, au nombre de près de quatre mille hommes. Ainsi victorieuse sur son front et sur ses ailes, et protégée sur ses derrières par le maréchal Ney, qui s'avançoit à grands pas, après avoir occupé Brixen, l'armée d'Italie alloit bientôt former avec la grande, une armée immense qui devoit envelopper la demi-circonférence de la monarchie Autrichienne, sans même en excepter la Bohême, où le maréchal Bernadotte avoit fait une invasion, et où le maréchal Augereau, après avoir vaincu les généraux Jellachich et Wolfskehl, alloit sans doute aussi conduire son armée. Qu'à toutes ces forces, doublées par cette confiance qu'inspirent les succès, on ajoute une armée de réserve qui se formoit en France, sous le nom d'armée du Nord, et l'on aura une idée de l'extrême danger auquel se trouvoit exposée la monarchie Autrichienne.

AN XIV. 1805.
FRIMAIRE.
DÉCEMBRE.

L'empereur d'Allemagne n'ignoroit point sans doute cette brillante situation des armées Françaises; il ignoroit encore moins les défaites multipliées de ses armées du Tyrol et d'Italie, dont les débris venoient de se réfugier en Hongrie; mais les secours prochains que l'empereur de Russie, qui s'étoit rendu à Olmutz, lui faisoit journellement espérer, lui avoit fait prendre la périlleuse résolution de continuer la guerre, ou de ne faire la paix qu'avec le consentement de ce puissant allié. Une circonstance, sur-tout, dont il eût dû se méfier, s'il eût mieux connu le génie de Napoléon, fut ce qui contribua le plus à lui inspirer de la sécurité et de l'espoir.

PRÉLUDES DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ. 29, 30 NOVEMB. et 1er DÉCEMB. 1805.

L'armée Française, dont les corps avancés avoient pénétré jusqu'à quatre lieues d'Olmultz, parut tout-à-coup vouloir se retirer. Cette retraite simulée fut prise par les généraux Autrichiens et Russes, pour un véritable départ. En conséquence, ils firent avancer l'armée combinée, forte de plus de cent mille hommes, dont soixante-dix mille Russes, se promettant de remporter une facile victoire sur l'armée Française, inférieure en nombre. Les deux empereurs d'Allemagne et de Russie, et le grand-duc Constantin, suivoient les troupes qui étoient commandées par les généraux Russes, Michelson, Buxhowden, Kutusow, et Bagration.

L'empereur Napoléon ne douta plus que l'ennemi ne fût tombé dans le piége qu'il lui avoit tendu. Pour

AN XIV. 1805. le tromper de plus en plus, il continua à se retirer, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un endroit favorable pour livrer bataille, et reçu les renforts qu'il attendoit. Enfin, après une marche rétrograde de trois lieues, il s'arrêta; prit une excellente position qu'il rendit plus forte encore, par des retranchemens et des batteries, comme si déjà il eût été vaincu. Un jeune prince Russe, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, se rendit sur ces entrefaites aux avant-postes de l'armée Française, où l'attendoit l'Empereur. Ce jeune homme, qui eut le malheur ou la maladresse de donner une assez mauvaise idée de son jugement à ce grand capitaine, dans un entretien qu'il eut avec lui, dût se convaincre par ses propres yeux de l'apparente consternation qui régnoit parmi les troupes de Napoléon, et conséquemment affermir, par un rapport conforme à cette idée, les deux monarques dans l'exécution des plus fausses manœuvres.

Ce ne fut pas sans un sentiment de joie inexprimable, que Napoléon s'apperçut d'une hauteur où il bivouaquoit avec ses soldats, que l'armée Russe, dans sa marche, commençoit sur son aile gauche un vaste mouvement, pour envelopper l'aile droite de l'armée Française. « Avant demain au soir, s'écria-t-il plusieurs fois avec transport, avant demain au soir, cette armée est à moi. »

Cependant l'ennemi, livré à une sorte d'aveuglement funeste, s'avançoit en défilant sur une ligne de

quatre lieues, et ne paroissoit douter en aucune manière de l'heureux succès de sa manœuvre. Napoléon l'entretenoit de plus en plus dans cette fatale sécurité, en faisant avancer de temps en temps quelques corps de cavalerie qui avoient ordre de montrer une sorte d'étonnement et de se retirer aussitôt. Quand la nuit fut venue, il voulut visiter à pied et sans se faire connoître tous les bivouacs de l'armée; mais ayant été bientôt reconnu, le plus vif enthousiame s'empare de toutes les troupes; de toutes parts des feux sont allumés, en signe de joie, et plus de soixante et dix mille hommes se précipitent devant lui, en faisant retentir les airs des plus vives et des plus touchantes acclamations. L'Empereur, profondément ému, se retire quelques instans après dans une cabane que des grenadiers lui avoient construite à la hâte, et dans son émotion, il laisse échapper ces paroles mémorables: « Voilà la plus belle soirée de ma vie; » mais je regrette de penser que je perdrai un bon » nombre de ces braves gens. Je sens au mal que cela » me fait, qu'ils sont véritablement mes enfans; et » en vérité, je me reproche quelquefois ce sentiment; » car je crains qu'il ne finisse par me rendre inhabile » à faire la guerre. »

AN XIV. 1805.

Mais cet attendrissement de l'Empereur ne lui fit point perdre de vue les sages dispositions qu'il avoit méditées, d'après celles des généraux de l'armée ennemie, pour être prêt à livrer bataille le lendemain:

AN XIV. 1805.

il les mit sur-le-champ à exécution; et tel fut le plan sur lequel il établit la défaite des cent mille hommes qui avoient marché pendant toute la journée du 1er décembre, dans l'espérance de le vaincre à la première attaque.

DISPOSITIONS DE L'EMPEREUR POUR LA BATAILLE D'AUSTERLITZ. 10 FRIMAIRE. 1er DÉCEMBRE.

L'Empereur, à qui rien ne manquoit, ni les généraux, ni les soldats, ni le terrain, ni son génie, forma son front de bataille de trois grands corps. Il donna le commandement de l'aile gauche au maréchal Lannes; celui de la droite, au maréchal Soult; et celui du centre, au maréchal Bernadotte. Le prince Murat fut placé à la tête de la cavalerie, réunie sur un seul point. Derrière cette armée fut placé sur deux lignes un corps de réserve composé de dix bataillons de la garde impériale, et de dix autres des grenadiers du général Oudinot. Cette réserve, qui seule valoit une armée, étoit sous les ordres immédiats de l'Empereur, qui avoit auprès de lui son fidèle compagnon d'armes, le maréchal Alexandre Berthier, le brave Junot, colonel-général des hussards, son premier aide-de-camp, et tout son état-major. Cependant le maréchal Davoust s'étoit porté avec deux divisions sur un couvent situé à quelque distance de la droite de l'armée, pour contenir l'aile gauche des Russes, jusqu'au moment où le signal de les envelopper seroit donné.

On comptoit dans cette armée une foule de noms chers à la victoire, et que les soldats révéroient depuis long-temps, comme appartenant à des généraux que

leurs exploits avoient élevés la plupart du milieu des rangs au commandement des troupes. Murat, Berthier, Davoust, Lannes, Bernadotte, Soult, Duroc, Bessières, Junot, Suchet, Caffarelli, Kellermann, Walther, Beaumont, Nansouty, d'Hautpoult, Rivaut, Drouet, Saint-Hilaire, Vandamme, Legrand, Friant, Bourcier, Gudin, Oudinot, Bertrand, Valhubert, Thiébaut, Sébastiani, Rapp, Compans, etc. Quels noms ! quels gages de la victoire ! et les troupes valoient ces chefs ! et Napoléon les commandoit ! Napoléon du couronnement duquel le lendemain étoit l'anniversaire ! AN XIV. 1805.

Mais avant de commencer le récit de la célèbre bataille pour le succès de laquelle l'Empereur avoit fait dans moins d'une nuit les plus minutieuses dispositions, il est important de rappeler la proclamation que ce monarque adressa à ses troupes, dans la journée du 1er décembre, car elle montre jusqu'à quel point il étoit assuré du succès de son plan, et convaincu de la fausse manœuvre de l'ennemi : BATAILLE D'AUSTERLITZ, LE 11 FRIMAIRE. 2 DÉCEMBRE.

« Soldats, l'armée Russe se présente devant vous » pour venger l'armée Autrichienne d'Ulm. Ce sont » ces mêmes bataillons que vous avez vaincus à Hollabrunn, et que depuis vous avez poursuivis constamment jusqu'ici.

» Les positions que nous occupons sont formidables ; et pendant qu'ils marcheront pour tourner ma » droite, ils me présenteront le flanc. Soldats, je

AN XIII. 1805. » dirigerai moi-même tous vos bataillons : je me tiendrai loin du feu, si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis. Mais si la victoire étoit un moment incertaine, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups; car la victoire ne sauroit hésiter, dans cette journée sur-tout, où il y va de l'honneur de l'infanterie Française, qui importe tant à celui de toute la nation, etc. »

Aux premiers rayons du soleil, tous les maréchaux, après avoir reçu les derniers ordres, coururent se placer à la tête de leurs corps-d'armée. Bientôt le canon se fait entendre à l'extrémité de la droite de l'armée, que l'ennemi commençoit à déborder. C'étoit le maréchal Davoust qui, pour arrêter ce mouvement, commençoit le combat. Pour le soutenir, le maréchal Soult s'ébranle et sépare l'aile droite ennemie de sa gauche. Le prince Murat se précipite alors avec sa cavalerie; et notre gauche, conduite par le maréchal Lannes, s'avance, comme en faisant l'exercice. Alors s'engage un combat terrible, qui pousse jusqu'auprès d'Austerlitz la droite de l'ennemi, dont toute la gauche se trouvoit coupée. Pour rétablir la communication de cette aile avec le centre, la garde de l'empereur de Russie s'ébranle, et obtient un léger succès. Napoléon ordonne au maréchal Bessières de s'avancer avec la garde impériale, pour soutenir notre droite. Dans un instant la garde Russe est culbutée, et se retire dans

dans le plus grand désordre. Cependant le maréchal Bernadotte soutenoit avec le centre les charges les plus impétueuses de la cavalerie ennemie, et favorisoit les succès des deux ailes, dont la gauche se distinguoit par plusieurs charges victorieuses; et la droite, où l'Empereur s'étoit porté, poussoit l'aile gauche de l'ennemi contre un lac, où elle périt presque toute entière. AN XIV. 1805.

Cette sanglante bataille que les soldats nommèrent la *Bataille des Trois Empereurs*, et que Napoléon nomma la *Bataille d'Austerlitz*, finit enfin, à une heure après-midi, par la déroute complette de l'armée ennemie, qui y perdit plus de trente mille hommes, tués ou blessés, et plus de vingt-cinq mille prisonniers, un grand nombre de généraux, et quarante drapeaux.

L'EMPEREUR NAPOLÉON REÇOIT DANS SON BIVOUAC L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

Le lendemain de cette victoire mémorable, l'armée Française, pour n'en pas perdre le fruit, se mit dès la pointe du jour à la poursuite des colonnes vaincues, qui, dans leur retraite, ne cessoient de leur présenter le flanc. Dans une circonstance si critique, l'empereur d'Allemagne, revenu à ses véritables intérêts, et déplorant la perte de tant de milliers d'hommes victimes de son alliance avec l'Angleterre, envoya le prince de Lichtenstein à l'empereur Napoléon, dont le quartier-général étoit établi dans une grange. Ce prince, qui commandoit les restes de l'armée Autrichienne, étoit chargé de faire au monarque

AN XIV. 1805. Français des propositions de paix de la part de son souverain. Desirant de répondre à ces pacifiques intentions de son ennemi, Napoléon se rendit aux avant-postes de l'armée, pour avoir avec lui une conférence particulière, et l'attendit dans son bivouac. Lorsque l'empereur François arriva, il l'introduisit dans cette humble cabane, en lui disant : « Je vous reçois dans le seul palais que j'habite depuis deux mois. » — « Vous tirez un si bon parti de cette habitation, répondit le monarque Autrichien, en souriant, qu'elle doit vous plaire. »

Pendant l'entretien de ces deux empereurs, qui dura deux heures, François ne dissimula point que l'Angleterre avoit été la cause de cette coalition, et que c'étoit pour s'assurer le commerce du monde, que ce peuple de marchands ne cessoit d'allumer le feu de la guerre sur le continent. Ravi de trouver des dispositions si conformes à sa façon de penser dans un ennemi dont il estimoit d'ailleurs les qualités personnelles, Napoléon consentit à lui accorder l'armistice qu'il lui demandoit, et à convenir des principales conditions de la paix qui devoit être incessamment conclue.

Comme la cause de l'empereur de Russie étoit liée à celle de l'Autriche, Napoléon voulut bien aussi sur la demande de l'empereur François, accorder une trève à l'armée Russe, à condition qu'elle se retireroit de l'Allemagne et de la Pologne Autrichienne et Prussienne ; ce qui eut lieu peu après la signature de l'armistice.

AN XIV. 1805.

DÉCRETS IMPÉRIAUX QUI ACCORDENT DES RÉCOMPENSES AUX SOLDATS DE LA GRANDE-ARMÉE, ET AUX PARENS DES BRAVES, MORTS SUR-LE-CHAMP DE BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Lorsque l'Empereur eut déterminé l'ouverture des négociations pour une paix définitive, il s'occupa des récompenses qu'avoient méritées les braves de la grande-armée, depuis le commencement de cette courte et brillante campagne. Une contribution de cent millions fut imposée sur les provinces de l'Autriche, occupées par nos troupes, et cette somme fut destinée pour leur servir de gratification, ainsi que la valeur de tous les objets renfermés dans les magasins de ces provinces, et qui ne seroient pas jugés nécessaires à l'armement des troupes. Des pensions proportionnées aux différens grades des braves morts au champ d'honneur furent créés en faveur de leurs veuves, depuis celles des généraux jusqu'à celles des simples soldats. Tous les enfans de ces héros furent adoptés par l'Empereur, qui se chargea de leur entretien et de leur éducation, et de les placer ensuite d'une manière convenable à leur sexe : mais ce qui ajouta à la grandeur et à la gloire de ces récompenses, ce fut la faveur signalée dont il les accompagna, en permettant à ses enfans adoptifs de joindre à leurs prénoms celui de Napoléon. Ainsi, ce grand monarque s'identifioit avec son armée, s'en déclaroit le père, et prenoit l'engagement de remplir à son égard les plus touchans devoirs de la paternité. Aussi, jamais capitaine ne fut plus chéri de ses soldats, et n'eut plus de droits à leur fidélité.

Cependant des conférences relatives à une paix pro-

AN XIV. 1805.

chaine avoient lieu dans la ville de Presbourg, entre le ministre des relations extérieures de France, M. de Talleyrand, et les plénipotentiaires de l'empereur d'Autriche. Comme l'empereur Napoléon ne mettoit pas moins de rapidité dans ses opérations politiques que dans ses expéditions militaires, le traité qui devoit rendre la tranquillité au continent Européen, et assurer à la France le prix de ses victoires, fut signé en beaucoup moins de temps que les ministres des puissances n'en employoient autrefois en de vaines cérémonies.

SIGNATURE DE LA PAIX, A PRESBOURG, LE 27 DÉCEMBR.

Par ce traité, la possession des pays que la France avoit acquis antérieurement, lui est confirmée; tous les états de la république de Venise, cedés à l'Autriche par les traités de Campo-Formio et de Lunéville sont réunis au royaume d'Italie; les électeurs de Bavière et de Wurtemberg qui avoient pris le titre de *Rois*, sont reconnus pour tels, par l'empereur d'Allemagne et d'Autriche; plusieurs provinces Autrichiennes, le comté du Tyrol entre autres, sont réunies au nouveau royaume de Bavière; le royaume de Wurtemberg est aussi agrandi de plusieurs villes et pays, et l'électeur de Bade reçoit une grande partie du Brisgau, l'Ortenau, la ville de Constance et ses dépendances, etc. L'électorat de Saltzbourg est incorporé à la monarchie Autrichienne, et ce titre possédé par l'archiduc Ferdinand est transféré à la principauté de Wurtzbourg, que devra céder le roi de Bavière, à qui la possession de la ville d'Augsbourg et

de son territoire, servira d'indemnité; toutes les troupes Françaises et alliées évacueront dans le délai de deux mois, à compter de l'échange des ratifications du traité de paix, la totalité des états héréditaires de l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, à l'exception de la ville de Braunau, qui restera un mois de plus à la disposition de l'empereur Napoléon. De son côté l'empereur François s'engage à remettre immédiatement à la même époque des ratifications, et dans le délai de quinze jours, toutes ses possessions Vénitiennes, terre ferme, îles, toutes les places fortes qu'elles contiennent, et les bouches du Cattaro. AN XIV. 1085.

Telles sont les principales dispositions du traité de Presbourg, où l'on ne peut s'empêcher de reconnoître la modération du vainqueur, et d'admirer sa généreuse reconnoissance envers les princes ses alliés.

Lorsque Napoléon se fut ainsi réconcilié avec un ennemi à qui il avoit fait la guerre à regret, il se hâta de retourner en France pour y recevoir le tribut de l'admiration et de l'attachement des peuples dont il venoit d'augmenter la gloire par ses armes, et le bonheur par la paix : mais avec quelque vive satisfaction qu'il se retrouvât au milieu de ses sujets, ce n'étoit pas sans douleur qu'il voyoit l'Angleterre énorgueillie d'une victoire qu'elle avoit remportée vers le cap Trafalgar, et qui lui avoit coûté la perte du plus habile et du plus brave de ses amiraux. C'est un problême, si Nelson a plus contribué par ses victoires au bonheur

AN XIV. 1805. de son pays, qu'il ne lui a nui. En effet, si ce grand homme de mer n'eût eu que des succès ordinaires, il n'eût point inspiré à son gouvernement cette confiance orgueilleuse qui depuis l'a si constamment éloigné de toutes dispositions pacifiques, et a provoqué, pour ainsi dire, l'anéantissement de son influence et de son commerce sur le continent Européen.

D'un autre côté, l'Empereur, au moment même où il rendoit la paix à l'Autriche, gémissoit de la violation d'un traité de neutralité dont le gouvernement Napolitain s'étoit rendu coupable, en livrant le port de Naples, à une armée composée de Russes et d'Anglais, dont le nombre qui grossissoit chaque jour, pouvoit placer l'armée d'Italie dans une position critique. Quoique peu dangereuse, après la paix de Presbourg, cette guerre, dont fut chargé le général Saint-Cyr, qui déjà s'étoit signalé contre le prince de Rohan, prenoit un caractère bien différent de celle qui venoit de finir, soit parce qu'elle ne devoit point être suivie d'un traité de paix avec la puissance qui l'avoit suscitée, cette puissance ayant été déclarée déchue du droit de régner sur les Deux-Siciles; soit parce que la possession de l'île de Sicile que les troupes Anglaises étoient chargées de défendre, donnoit à l'Angleterre un grand accroissement de puissance dans la Méditerranée.

AN XIV. 1805.

LE PRINCE LEBRUN, ARCHI-TRÉSORIER DE L'EMPIRE, REND LA LIBERTÉ AUX ÉQUIPAGES NAPOLITAINS, ARRÊTÉS DANS LE PORT DE GÊNES. 18 FRIMAIRE. 9 DÉCEMBRE.

Toutefois, quelque juste que fût la vengeance que Napoléon étoit résolu de tirer de l'agression du cabinet Napolitain, sa grandeur d'ame ne lui permit pas d'user du droit rigoureux de la guerre à l'égard des sujets de ce gouvernement, dont les personnes et les vaisseaux se trouvoient arrêtés à cette époque dans le port de Gênes. Bel exemple de modération et d'humanité, qui contraste d'une manière éclatante avec la conduite que l'Angleterre a souvent tenue au commencement d'une guerre, à l'égard des vaisseaux Français, et sur-tout avec l'infraction de la neutralité commise par la cour de Naples ! C'est ainsi que dans toutes ses guerres, l'Empereur n'a cessé de rappeler aux gouvernemens les principes de la justice et de l'humanité envers les peuples.

Le commerce avoit poussé dans le port de Gênes plusieurs bâtimens Napolitains. Le prince architrésorier, ayant appris l'entrée des Anglais et des Russes dans le port de Naples, en avoit d'abord fait sequestrer les équipages. Ces malheureux, privés de tout moyen d'existence, eurent recours dans leur détresse à l'humanité de ce représentant de l'Empereur, qui chargea le consul de leur nation de leur fournir les secours dont ils avoient besoin. C'étoit déjà beaucoup pour eux que l'intérêt qu'ils avoient inspiré; et sans doute, ils n'osoient espérer leur prochain retour dans leur patrie. Quel ne fut donc pas leur étonnement, lorsque, quelques jours s'étant écoulés, le prince bienfaisant

AN XIV. 1805. dont ils avoient imploré l'assistance, se rendit dans l'endroit où ils étoient détenus, pour leur donner la liberté ! « Vous m'avez demandé des secours, dit ce grand dignitaire, aux capitaines et aux patrons assemblés, je vous apporte la liberté. L'empereur des Français vous rend vos bâtimens, vos cargaisons; dites à vos concitoyens que Napoléon le Grand est l'ami du commerce et celui des peuples : il ne connoît d'ennemis que les gouvernemens qui manquent à la foi des traités. Il saura les punir, sans faire de leurs sujets des malheureux et des victimes. »

Que l'on mette en opposition ce grand trait d'une politique toute humaine, avec la conduite de l'amiral Anglais, qui, sans déclaration de guerre, livra un combat si meurtrier à quelques frégates Espagnoles qui revenoient en Europe paisiblement et sur la foi des traités, et l'on verra mieux tout ce que cette dernière action renferme de barbarie et de lâcheté.

Cette politique si loyale du gouvernement Français, au moment où la victoire l'autorisoit à montrer moins de ménagemens envers les sujets d'une puissance qui l'avoit outragé, n'étoit point celle du cabinet Prussien. Ce cabinet, au moment où les colonnes de l'armée Française s'enfonçoient dans le midi de l'Allemagne, avoit fait occuper le Hanovre, après le départ du maréchal Bernadotte, et avoit rassemblé ses plus grandes forces, sous le prétexte d'une neutralité armée : mais ce n'étoit ni vers les frontières de la Russie, ni vers celles de l'Autriche,

triche, qu'il paroissoit vouloir maintenir l'état de paix dont la Prusse jouissoit. En même temps qu'il retiroit ses troupes du Hanovre, il en laissoit l'entrée libre aux Russes, aux Anglais et aux Suédois, qui méditoient le siége de Hameln; et les provinces Allemandes voisines de la France, telles que la Westphalie et la Franconie, se remplissoient des soldats du monarque Prussien. Cette fausse neutralité, qui devoit nécessairement se changer, à la première occasion favorable, en une guerre ouverte, ne trompoit personne; et l'œil clair-voyant de l'Empereur appercevoit aisément que, s'il avoit le malheur d'éprouver une défaite, il devoit s'attendre à voir ses derrières et ses flancs attaqués, et sa retraite coupée vers la Franconie et vers le Rhin. Ce fut donc dans l'esprit d'une sage prévoyance qu'il ordonna la formation d'une armée au nord de l'Empire, et le rétablissement des fortifications d'Ehrenbreitstein. Mais un moyen plus efficace que tous ces préparatifs de défense ou de précaution, et même que les protestations d'un envoyé du roi de Prusse auprès de l'empereur Napoléon, c'étoit une victoire décisive. Celle d'Austerlitz renversa tous les projets d'un côté, et de l'autre dissipa toutes les craintes. Le vainqueur arrivé à son but, qui étoit la paix, voulut bien accueillir les raisons que l'envoyé Prussien lui donna, et oublier les imprudences du ministère de Berlin.

AN XIV. 1805.

Ainsi, la paix vint consoler encore une fois les peuples de l'Europe, des désastres de la guerre. Le mo-

AN XIV. 1805. narque de Russie, de retour dans sa capitale, sentit bientôt que son admiration pour Napoléon le portoit à devenir son ami; et l'Angleterre, toujours trompée dans ses espérances, desira d'avoir un ministre dont le patriotisme et les talens pussent la réunir à la grande famille Européenne. Une seule puissance persistoit ridiculement dans une lutte inégale contre les destinées de l'Empereur : cette puissance étoit la Suède, dont un jeune et imprudent monarque s'appliquoit avec une funeste ardeur à compromettre la sûreté et la gloire que ses prédécesseurs lui avoient acquise. Etrange aveuglement d'esprit, qui, en lui faisant méconnoître les plus chers intérêts de ses peuples, devoit un jour le précipiter du trône ! Il n'en étoit pas ainsi du prince qui gouvernoit le Dannemarck, du vivant du roi son père. Exposé plus que tout autre aux hostilités de l'Angleterre, et voisin du côté du continent d'une puissance qui auroit bien desiré de l'attirer dans son parti, le prince Danois, écoutant les conseils d'une sage politique, avoit soigneusement évité tout ce qui auroit pu déplaire à l'empereur Napoléon; et par la sagesse de sa conduite s'étoit fait du ministère de Londres un ennemi qui déjà sans doute méditoit la destruction de sa marine.

FIN DU SECOND VOLUME.